

Le Port Marly

LA SEINE

Ses joies, ses peines



Carnet d'Histoire n° 2

ASSOCIATION PORT MARLY MÉMOIRE VIVANTE

Licence Creative Common BY-NC-SA

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/fr/>



Le livre électronique **La Seine - Carnet d'Histoire numéro 2** de l'Association Port-Marly Mémoire Vivante est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 3.0 France](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/fr/).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à :
<http://www.port-marly-memoire-vivante.fr>.

TABLE DES MATIERES

Magique Séquana	p. 3
Seine généreuse et meurtrie	p. 4
Seine laborieuse	
La Pêche	p. 7
Le Blanchissage	p. 12
Les Industries du Bord de Seine	p. 16
Seine joyeuse et rieuse	
Les bains froids de rivière	p. 21
Du canotage à l'aviron	p. 26
Seine dangereuse et cruelle	
Les Inondations	p. 29
Les Noyés de la Seine	p. 33
Les Peintres du village	p. 37

Ce Carnet d'Histoire n° 2 comporte un encart en couleurs (pages numérotées de I à IV) placé au centre de la brochure entre les pages 20 et 21.

En couverture : *"Bord de Seine à Port Marly"* Albert Lebourg, peint vers 1885.

DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE

- Archives Nationales - Paris
- Bibliothèque Historique à la Ville de Paris
- Bibliothèque Sainte Geneviève
- Archives Départementales - Versailles
- Archives de la Navigation Fluviale - Bougival
- Archives et Registres municipaux - Le Port-Marly
- Lacordaire (Simon) Les Inconnus de la Seine
- Histoire Générale des Techniques - P.U.F.

REMERCIEMENTS

C'est grâce à la participation financière de « gens du village », de commerçants et d'entreprises intéressés par mes projets que nous avons pu éditer les deux premiers Carnets d'Histoire consacrés à la Vie de la Seine : Madame A. BACLET - Monsieur A. JOLY - Monsieur LABAUME - BAPH - EMCC - FIBAAIF - Port-Marly Accessoires - PMG - Les Pyramides - Sobeia - SPTI - SRBG -

Nous remercions également la Mairie du Port-Marly de sa subvention.

MAGIQUE SEQUANA



C'est ainsi qu'au siècle dernier, des archéologues eurent l'heureuse surprise de découvrir près de la source une figurine en bronze, une barque portant une déesse couronnée d'un riche diadème, drapée dans une magnifique robe aux manches ajourées dont elle a relevé la traîne sur son bras droit, qui semble offrir les bienfaits de la précieuse Seine, la Dea Sequana. Plus récemment ont été exhumés d'innombrables bois sculptés figurant des pèlerins dans le long manteau qui les couvre de la tête aux pieds.



J'étais fier, ce jour-là, en revenant de l'école où, le matin même, mon vieil instituteur à la longue blouse grise et aux manches de lustrine noires nous avait parlé des quatre fleuves français. « Sais-tu, avais-je dit à ma grand-mère, que la Garonne a une longueur de 575 kilomètres et le Rhin 1320, que la Seine prend sa source sur le plateau de Langres ? - Oui mon petit - interrompit l'aïeule - ce sont les livres qui disent cela, mais, vois-tu, ce que les auteurs de manuels ne savent pas c'est qu'il n'y a qu'un seul fleuve vraiment français. La Garonne ? elle naît en Espagne, le Rhin ? en Suisse, la Loire, ce n'est pas un fleuve, elle est à sec la moitié du temps, non, il n'y a qu'un fleuve, c'est la Seine et dire qu'elle prend sa source près de Dijon, ce n'est que faribole, cette jolie rivière prend sa source au sud d'Andematudunum ». Ma grand-mère qui connaissait beaucoup de choses avait sûrement raison, je vais vous conter ce qu'elle m'a dit.

Comme toutes les déesses autrefois descendues de l'Olympe vivre la vie des hommes, c'est dans une légende que la Seine prend naissance. En ces époques fantastiques, alors que les dieux et leurs cortèges entretenaient d'amicaux rapports avec nos aïeux, une nymphe ravissante, fille de Bacchus, rayonnante comme l'aurore, folâtrait un beau jour avec ses compagnes au milieu des vertes prairies du pays gaulois. Un satyre qui passait par là (il se pourrait bien que ce soit Neptune lui-même), en eut un éblouissement : éperdu de convoitise, il s'élança à sa poursuite, mais au moment où il croyait enfin saisir le bonheur convoité, la nymphe effarouchée et l'étoffe qui lui servait de vêtement sans toutefois parvenir à dissimuler les merveilles entrevues, entre les mains avides fondirent comme neige au soleil : pour échapper au dieu, Sequana s'offrait aux hommes, la Seine nous était donnée.

Placées sous la protection de puissances tutélaires dont les pouvoirs surnaturels confèrent à l'eau qui en sourd des propriétés magiques, de toute éternité les sources et les fontaines ont présenté un caractère sacré. Les Celtes, pour qui toutes les manifestations de la Nature portaient témoignage de

l'action des forces cosmiques, vouaient aux sources et fontaines un culte particulier : n'étaient-elles pas le résultat de l'heureuse union du ciel et de la terre ? Les Gallo-Romains, au contact de l'eau, retrouvent leurs forces, recouvrent la santé, ils s'immergent dans un bassin tout proche du lieu où l'eau bienfaisante vient au jour. Dans l'espoir d'y rencontrer la guérison, les pèlerins viennent en foule, ils accrochent aux murs du sanctuaire de naïves figurines votives, candides suppliques qui nous prêtent à sourire, et quand la divinité exauce leur requête, de surprenants ex-voto.

Rome devait christianiser ces sites païens : au VII^e siècle un moine prénommé Seine apparaît miraculeusement et, curieusement, tout près de la source de notre Sequana, il fonde un monastère que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de St Seine l'Abbaye. N'est-ce pas la preuve qu'elle a toujours été magique, notre Seine ?

Jacques G. Lay

SEINE GÉNÉREUSE ET MEURTRIÈRE



A peine née... et déjà prisonnière. Mise en cage sous une grotte de fausse rocaïlle par Napoléon III, la nymphe marmoréenne semble veiller sur l'eau qui sourd de la cruche sur laquelle elle s'appuie.

En se donnant miraculeusement à nous, la nymphe Séquana, devenue source d'eau claire et bienfaisante, a fait de la Seine l'amie des hommes. **Bienveillante**, elle leur a permis de pénétrer les forêts profondes qui couvraient son territoire. L'utilité de cette voie naturelle de passage, l'importance qu'elle prit ensuite pour le transport des gens et des marchandises, l'activité portuaire qu'elle développa sur nos berges ont été montrées dans le Carnet d'Histoire n°1⁽¹⁾.

Charitable et prodigue pour tous ceux qui choisirent de vivre à ses côtés, elle a offert sans compter l'eau nécessaire à leurs besoins - l'eau à boire indispensable en premier lieu - et des poissons en abondance pour s'alimenter.

L'eau de Seine



Porteur d'eau au XIX^e siècle

En l'an 341 de notre ère, Julien l'Apostat, grand habitué de Lutèce, reconnaît à la rivière séquanais son bon goût et sa limpidité. Les riverains ne s'y trompent pas qui y puiseront sans crainte. Sans doute quelques uns de nos lointains ancêtres du Port avaient-ils creusé un puits ou aménagé un bassin pour recueillir l'eau de source des coteaux, peut-être certains préféraient-ils l'eau du Ru longeant le vallon apparemment plus claire ? Mais les habitants, dans l'ensemble, ont recours à la rivière, et du matin au soir, ils en tirent des seaux plein d'eau.

Peu à peu, quoique trouble et désagréable à l'œil, elle est encore préférable à la transparence de certaines eaux. C'est du moins l'appréciation de Jean Sébastien Mercier⁽²⁾, témoin incomparable de son temps dans les années 1780, qui nous en donne quelques conseils d'utilisation : *"il faut seulement avoir l'attention de puiser l'eau à quelque distance des bords : il suffit ensuite pour qui boit l'eau de Seine, de la laisser déposer dans un long vase de terre... pour la rendre salubre. C'est la plus excellente des boissons..."*⁽³⁾

Car depuis Julien l'Apostat l'eau est devenue boueuse les trois quarts de l'année, et reconnaît notre chroniqueur : *"Quand la rivière est trouble, on boit l'eau trouble. On ne sait trop ce qu'on avale : mais on boit toujours. L'eau de Seine relâche l'estomac, pour quiconque n'y est pas accoutumé. Les étrangers ne manquent jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteraient s'ils avaient la précaution de mettre une cuillerée de vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau..."*⁽⁴⁾

On continuera de boire l'eau de Seine jusqu'à ce que cette indisposition réservée aux non habitués devienne le lot commun de tous ceux qui la boivent quotidiennement. L'eau limpide et agréable au palais de Julien l'Apostat est devenue potion nauséabonde et toxique.

(1) "Le Port - Une longue et industrielle aventure" - paru en septembre 1994.

(2) Jean Sébastien Mercier - 1740-1840 "Tableau de Paris" (1781)

(3) "... Il ne faut jamais laisser reposer l'eau ni dans le plomb ni dans le cuivre : ce qui occasionne des accidents..."

(4) Le vinaigre est, à cette époque, un produit propre à tous les usages, à la fois produit de beauté et assainissement, conservateur, médicament ou détergent. De ce fait, la corporation des vinaigriers avait une très grande importance.

Dans un souci de salubrité publique, la commune est donc conduite au début du XX^e siècle à installer en différents points de son territoire : rue de Versailles, rue Saint- Louis (devenue depuis rue Jean Jaurès) et rue de Paris, des bornes-fontaines distribuant une eau de source préalablement recueillie dans des bassins. Pour aider la population, les sapeurs-pompiers assurent quotidiennement la distribution en eau potable grâce à la "tonne municipale". Ce n'est qu'en 1922 que sera installé le réseau des "Eaux de Saint Germain". Les habitants sont priés de s'y raccorder : façon efficace de les y inciter, la suppression progressive des bornes fontaines et du service de distribution des pompiers.

Seule subsistera jusque dans les années 1950, la fontaine du 28 rue de Versailles, lieu de rendez-vous des amateurs de "vraie" boisson naturelle et de ménagères en veine de papotages.

De nos jours, si l'on boit toujours l'eau de Seine, on ne va plus la puiser dans la rivière. Des usines le font à notre place, tout comme elles filtrent l'eau que nous consommons⁽⁵⁾.

Du poisson en abondance

La qualité des eaux de Seine, qui en avait fait la boisson favorite des riverains, ne pouvait que favoriser un peuplement particulièrement riche en espèces de



Saumon gravé
(grotte d'enfer -
Dordogne)

poissons diverses. On y pêchait quotidiennement des anguilles⁽⁶⁾, variété la plus commune, aloses et lamproies à la valeur si nutritive, truites et brochets, très prisés, sans dédaigner carpes, tanches, gardons, barbeaux et frétilantes ablettes et même le saumon, poisson de luxe plus gros et plus fort que celui d'Ecosse.

Le mercredi 19 Juin 1447, ne signale-t-on pas à Mantes, au bout de l'île de l'Aumône, la pêche d'un esturgeon "d'une merveilleuse grosseur" que l'on se hâte de porter au chancelier d'Angleterre (alors Gouverneur de la ville). C'est encore cet "énorme poisson de quelques 200 livres" que les pêcheurs du Pont de Neuilly ramènent dans leurs filets en 1807.

Le poisson est venu longtemps pallier les carences alimentaires alors que la production de viande était limitée et la chasse réservée à la noblesse. Mais surtout cette manne providentielle était la bienvenue dans notre univers chrétien. Au début du Moyen-Age, l'Eglise impose de telles périodes de jeûnes que le poisson devient indispensable. **C'est l'aliment sacré⁽⁷⁾** que l'on consomme lors des repas de funérailles, le mercredi, pendant la période des moissons ou des vendanges pour favoriser la récolte. Ajoutons-y les jeûnes de l'Avent, ceux du Carême, les veilles de fêtes liturgiques, l'abstinence du

(5) C'est la "Lyonnaise des eaux - Dumez" qui assure maintenant la distribution de l'eau potable. L'eau fut d'abord uniquement puisée dans les nappes phréatiques de Croissy. Cette ressource ayant été épuisée, on a filtré et épuré l'eau de Seine, qu'on réintroduit dans ces réservoirs naturels.

(6) Rappelons-nous Renart, trompeur universel, en quête de nourriture "sur le chemin il fait le mort en retenant son haleine en prison. Les marchands de poisson le jettent sur leur charrette. Sans regretter "ni sel ni sauge", Renart jette son hameçon sur le panier d'anguilles et en tire trois colliers".

(7) Poisson en grec se dit « Ιχθυσ », monogramme qui désigne le Christ, initiales réunies de « ιησους χριστος θεου υιος σωτηρ », je suis Jésus Christ fils de Dieu, d'où les reproductions de poissons dans les catacombes.

Le poisson d'eau douce constitue une ressource pour l'alimentation (bibl. Sainte Geneviève 944.36 nou)



vendredi et du samedi : soit 140 jours "maigres" où l'on consomme du poisson : poisson de mer séché, fumé, salé⁽⁸⁾ ou mieux encore, poisson frais d'eau douce.

Une générosité bien mal récompensée

Pour paraphraser Corneille, l'homme comme le temps *"aux plus belles choses se plaît à faire un affront"* ; l'homme va tout gâcher. Son inconscience, sa cupidité et une désinvolture inexcusable envers la rivière, gaspilleront les richesses si naturellement offertes.

Déjà Charles VI (1368-1422), Roi fou dit-on, avait interdit aux vidangeurs de décharger dans la rivière. On n'en tint aucun compte. Jean Sébastien Mercier, note en 1780... *"Depuis que la famille des gaz, la race des acides et des sels ont paru sur l'horizon, ... on a réfléchi sur les annonces des chimistes ; on s'est aperçu que tous les ruisseaux et les égouts souterrains allaient droit à la rivière. Alors on s'est armé de toutes parts contre le méphitisme"*⁽⁹⁾. Blanchisseurs, tanneurs, mégissiers, teinturiers, brasseurs, amidonniers, étaient déjà mis à l'index par l'Encyclopédie. A mesure que l'extension des égouts et le développement des usines augmentaient l'importance des déchets, on vit apparaître **la pollution** ; une vase infecte tue faune et flore.

C'est par le "test-poisson" que l'on juge le plus aisément de la nocivité des eaux d'une rivière, et que l'on en apprécie la mesure : manque d'oxygène et présence de produits toxiques. C'est trop souvent hélas, que le fleuve nous a offert le désolant spectacle de milliers de poissons, dérivant le ventre en l'air au fil de l'eau ! Ne disait-on pas en 1950 qu'une cuillère d'argent plongée dans l'eau de Seine à Bougival s'oxydait en quelques minutes.

La Seine ? **"le plus grand égout de France"**, écrivait Edouard Bonnefous en 1971. Méphitisme, contamination, pollution, comme un leitmotiv tragique, ces termes- sanction vont clore plusieurs chapitres de notre présent carnet, ponctuant chaque fois l'agonie des activités qui avaient fait le prestige, l'agrément et la séduction de nos bords de Seine.

(8) Carnet d'Histoire n° 1. - Commerce du Port en 1818 p. 27. Le commerce du poisson de mer ne commença qu'au XIII^e siècle lorsque l'on eût installé la Compagnie des Marchands d'Eau.

(9) Méphitisme : exhalation toxique et puante. Le mot apparut dans le dictionnaire de l'Académie en 1798.

SEINE LABORIEUSE

LA PÊCHE



Nasse
découverte
dans un
paléochenal
de la Seine
datée de
8000 ans.

D'un chapitre à l'autre, c'est dans celui d'une rivière toute entière vouée au travail⁽¹⁾ que nous retrouvons le poisson de Seine, faune aquatique si riche qu'elle nous laisse rêveurs, faune vive et frétilante aussi dont la capture n'est pas toujours aisée. Imaginons nos plus lointains ancêtres de la Préhistoire : ils emmêlent leurs mains aux herbes et roseaux croissant au bord des rivières et des étangs pour attraper leur proie ; cette pêche proche du ramassage leur inspirent vite l'idée du filet. Les hameçons de silex taillés témoignent aussi de leur ingéniosité.

A l'époque Gallo-romaine de Mairilus, quand le petit bourg de Marly né dans la forêt s'est développé vers la rivière, l'on peut penser que l'activité de la Seine est semblable à celle de la Meuse, décrite par le poète Ausone en 350 de notre ère.



"Là où la rive est d'un accès facile, la foule destructrice des pêcheurs fouille toute la profondeur du fleuve... l'un traîne dans le courant ses filets humides, l'autre conduit ses rets flottants marqués par des lièges ; celui-là perché sur un rocher se penche sur l'onde qui coule à ses pieds et incline le bout ployé de sa ligne souple."



Bibl. Nat.
MS. Fr 2446

L'outillage touche très tôt à la perfection ! Au Moyen-Age, la nécessité d'un approvisionnement accru perfectionne et multiplie les méthodes de pêche, sans jamais tomber dans la complication technologique ; elles n'évolueront pas de manière sensible jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Le pêcheur amateur, comme le professionnel, pratique **la pêche à la verge** (ou pêche à la ligne). Seule autorisée toute l'année, son rendement est plutôt aléatoire pour une activité commerciale permanente.

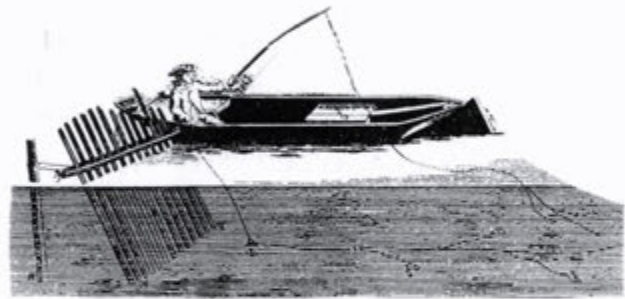
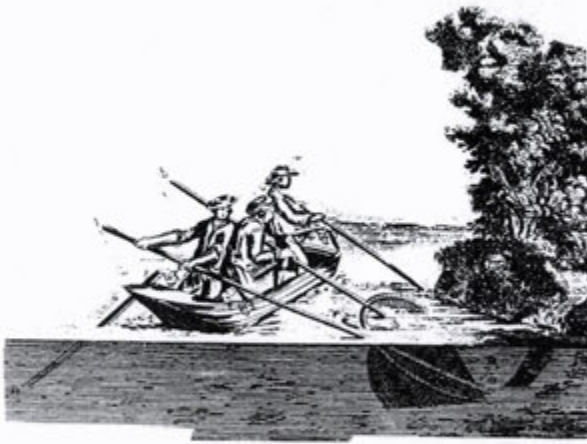
Plus rentable dans un fleuve aussi poissonneux, la **"pêche à engins"** ou à filets est habituellement pratiquée. Rappelons le "Gord de la Loge"⁽²⁾ donné en 1571 par Jeanne de Targer à Jacques Nicolas, son cousin. Plantée dans la rivière, cette pêcherie fixe en pieux terminée



Nasses dans une rivière
(vers 1338)

(1) Carnet d'Histoire n° 1, p. 23. Autrefois le Port de Marly était attaché au territoire de Marly. Ce n'est qu'en 1790 qu'est née la Commune indépendante du "Port Marly".

(2) Carnet d'Histoire n° 1. Le Port p. 19.



Pêche à la ligne - in " Vivre à Chatou " ▲

◀ Le " Truble " - in " Vivre à Chatou "

par une nasse est bien gênante pour la navigation, et des conflits fréquents naissent entre mariniers et propriétaires de gords. Des générations de pêcheurs astucieux ont mis au point des filets de toutes natures. Mais seuls sont autorisés et d'une utilisation limitée, nous le verrons, la senne, l'épervier, le truble, les nasses ou verveux.

Les privilèges féodaux

De la manne si généreusement offerte par la rivière, les riverains pêcheurs du Port de la Loge, (ou Port de Marly) ne pourront librement profiter : le système féodal fondé sur les privilèges parfois exorbitants ôte au fleuve ses largesses. A l'origine, grands fleuves et cours d'eau sont la propriété des rois *"de par le seul titre de leur souveraineté"*⁽³⁾. Peu à peu, des portions du domaine fluvial royal sont concédées, le plus souvent à des congrégations religieuses.



(8) Miniature du XIV^e siècle illustrant la vie de Saint Denis (Bibl. Nationale)

C'est ainsi qu'en 870, Charles II le Chauve donne à l'Abbaye de Saint Denis l'étendue de la forêt d'eau⁽⁴⁾ de Sèvres à "Aupec" (Le Pecq) avec tous les avantages attachés jusque là à la Couronne. Dès lors, -et jusqu'à la Révolution de 1789-, le *"Prévôt de Cuisine"*, un des quatre dignitaires religieux ordinaires de l'Abbaye de Saint Denis, *a en charge la pêche par gord ou au filet, les droits de lods et ventes*⁽⁵⁾, et les *cens*⁽⁵⁾ et autres ventes seigneuriales et atterrissements, les lacs.

Aidé d'officiers de la Prévôté qui surveillent la Rivière, le Prévôt de Cuisine (on dirait aujourd'hui "l'officier de bouche"), responsable de la **cuisine maigre** des moines, prélève les redevances dues aux religieux. Les pêcheurs du Port-Marly⁽⁵⁾, comme tous leurs semblables de la boucle de Seine de Sèvres au

(3) Carnet d'Histoire n° 1. Les privilèges féodaux p. 10 et p. 11. Archives Nationales (857).

(4) La "foresta aquatica a fluvio Savre usque cambreias" était contrôlée de près par les officiers de la Prévôté qui saisissaient les épaves, les marchandises abandonnées, les bois et autres choses que les eaux arrachaient au rivage. Ils surveillaient les atterrissements, les plâtrières, les habitants, les constructions sur les ports et les ponts, les pêcheurs et couraient sus aux receleurs d'épaves... et même aux cadavres. (extrait des titres de l'Abbaye de Saint Denis).

(5) "lods et ventes" droits de mutation, "cens" : redevances payées au seigneur.

Pecq, n'obtiennent de baux de pêche qu'avec l'obligation de présenter au Cuisinier tout poisson d'une taille et d'une qualité exceptionnelle. Cela améliore l'ordinaire fruste des Moines⁽⁶⁾ et la bourse du Prévôt qui ne manque pas de se servir au passage.

Ne pêche pas qui veut, ni quand il veut : il faut d'abord avoir été reçu "Maître-pêcheur" avant de prêter serment devant le Prévôt, et *nul ne peut être reçu Maître pêcheur qu'il ne soit au fait de la pêche, de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, de bonne vie et mœurs et âgés, savoir, les fils du Maître de 16 ans et les étrangers de 18*. La pêche est interdite du samedi soir après les vêpres jusqu'au lundi matin avant le lever du soleil et les jours de fêtes commandées par l'Eglise. Sauf à fournir un certificat du Curé de leur Paroisse, tous les ans, les pêcheurs assermentés du Port remontent le fleuve jusqu'à la hauteur de l'Île Saint-Denis, pour assister aux "**Assises**" qui se tiennent sur un "**bateau-flottant**" ; y sont légiférés les règlements de pêche, et sanctionnées les infractions commises pendant l'année.

Sauvegarde de la rivière

Pour éviter que la "*foule destructrice*" citée par Ausone n'épuise la rivière, la législation royale a très tôt le souci de préserver la richesse des cours d'eau. Méditons sur l'ordonnance de Philippe le Bel à la fin du XII^{ème} siècle, écologiste avant l'heure, le Roi fixe deux calibres de mailles : *de la grosseur d'un gros tournois d'argent (2,5 cm), de Pâques à la Saint Rémi, et d'un denier parisis (1,5 cm) le reste de l'année*. Il sera interdit de pêcher en période de frai. En 1350 sont définis le nombre et la taille des truites apportées aux Halles de Paris. Sages règlements que l'Abbaye de Saint Denis va assortir, au gré des siècles, de "Nouvelles ordonnances". Celles de 1668 ne comportent pas moins de quarante "*expresses inhibitions et défenses*" qui réduisent comme peau de chagrin les droits des pêcheurs.

Des Assises mouvementées



Malgré la sévérité des sanctions (fortes amendes et confiscation des engins), les abus continuent.

Justifiée ou pas la loi est rarement respectée et les contestations entre pêcheurs sont monnaie courante. Les Hémont, Louis-Jacques, Alexis, Jacques, Michel, pêcheurs au Port ont-ils transgressé les Ordonnances de la Prévôté quand en 1730, les pêcheurs de l'Île Saint Denis se plaignent que leurs confrères qui demeurent... de Chatou... au Pecq... se servent de filets défendus, entre autres de ce qu'ils appellent "*la cliquette*"⁽⁷⁾. Ont-ils, plus tard, utilisé "*l'échiquier*"⁽⁷⁾, ou aveuglé le poisson avec de l'eau de chaux pour le prendre plus facilement ?



(6) Chacun des repas était invariablement composé d'un potage de légumes secs, et d'une écuellée d'herbes potagères bouillies. Alternait ensuite pitance composée d'œufs ou poisson frais, fromage cru ou gâteret de poisson salé, fromage ou œufs cuits.

(7) Deux engins interdits : la cliquette, sorte de filet garni tout autour de petites planchettes dont le cliquetis attire certains poissons. L'échiquier ou carelet, filet en forme de nappe monté sur deux cerceaux croisés suspendus au bout d'une perche.

Les assises de 1752 reçoivent de nouvelles doléances, suivies de nouvelles condamnations de pêcheurs fautifs, sans pour autant empêcher ceux-ci de vouloir gagner leur vie à tout prix. Dans une lettre de 1754, *"ils réclament indulgence"*.

Les pêcheurs du port

A leur décharge, avouons que les malheureux ont quelques excuses. Ce sont pour la plupart de pauvres gens qui se transmettent généralement le métier de père en fils. Ils vivent, obéissant à la législation qui limite leur travail⁽⁸⁾. Soumis à toutes les intempéries, ils doivent faire face aux sautes d'humeur du fleuve. Pour ne pas gêner le passage des bateaux, les pêcheurs travaillent fréquemment de nuit, ce qui accroît les risques liés à la pratique même du métier : nombre d'entre eux sont victimes des noyades, entraînés dans le fleuve lorsque chavire la barque fragile, ou déséquilibrés par l'épervier dont les mailles s'accrochent malencontreusement aux pieux du fond de la rivière. Besoignant dans ces conditions bien difficiles, les Hémont, les Dallemagne, les Subtille (les uns se mariant avec les autres) ont exploité le fleuve pendant plus de deux siècles.

N'imaginons pas cependant l'activité grouillante d'une foule de pêcheurs. Les documents à notre disposition, relatifs au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, n'en révèlent qu'un nombre assez modeste⁽⁹⁾ : 8 vers 1810, une dizaine entre 1871 et 1875⁽⁹⁾. En 1885, cinq ou six pêcheurs, encombrant la Seine de leurs batelets, "bateaux-viviers" et "boutiques à poissons".

Alors que les méthodes de conservation des aliments frais sont bien empiriques, on juge préférable de garder le poisson vivant dans des "bateaux viviers" : une caisse percée de trous sous le ponton laisse passer l'eau vive, une trappe permet d'y accéder. Le poisson frais attend l'acquéreur dans des "boutiques à poissons" amarrées au bord de l'eau : c'est d'un pied circonspect que certaines ménagères consentent à y accéder par une étroite et souple passerelle.



Chez "Rebeira" matelotes et fritures. Après la mode des "Canotiers", les "cyclistes" sont devenus les nouveaux adeptes de détente en plein air.

Une partie de la "pêche" étant vendue aux Halles de Paris, les femmes qui en assurent le transport, ont préalablement disposé les poissons dans les corbeilles, en couches alternées avec des orties fraîches, à moins qu'elles ne les aient farcis de mie de pain additionnée de vinaigre. Méthodes peu fiables qui conduisent certains marchands sans scrupule à recouvrir leur marchandise d'une abondance d'herbes aromatiques !



(8) La Révolution, en supprimant les privilèges dont le droit exclusif de la pêche, donne à chacun la faculté de pêcher dans les rivières navigables. Mais impériale, royale ou républicaine, la loi réglemente les périodes de pêche et les droits des pêcheurs, les contrevenants punis.

(9) Narcisse Noël : "Poissy et son histoire"... En 1790, la Confrérie des pêcheurs ne comptait plus que 27 pêcheurs, presque tous des Dallemagne et des Prieur. C'était décidément une vocation familiale chez les Dallemagne ! En 1730, une Marie Suzanne Prieur est l'épouse de Jacques Michel Hémont, pêcheur au port. En 1841, on dénombre seulement 16 pêcheurs pour 3.935 habitants. Jacques et Monique Laÿ : "Louveciennes mon village"... Denis Simon Couturier en 1810 et Durocher sont les derniers pêcheurs Louveciennois... Cercle de recherches historiques de Chatou : en 1791, on trouvait à Chatou 7 pêcheurs, tous Levanneur. Madeleine et Emile Houth : "Bougival et les rives de la Seine". Onze pêcheurs approvisionnent en poissons frétilants les nombreuses guinguettes et restaurants de l'heureux temps des "canotiers". Pêcheurs et traiteurs, certains ne tardent pas à remiser définitivement leurs barques, pour réserver toute leur activité à leurs restaurants.

Métier saisonnier, la pêche ne constitue pas une activité suffisamment rémunératrice. Aussi, certains pêcheurs sont-ils amenés à diversifier leur activité. En 1780, Michel Hémont est aussi "marchand déchireur de bateaux". Plus tard, exploitant les diverses ressources de la rivière, les Dallemagne, les Subtille, sont pêcheurs et "maîtres de bains". Masson et Rebeira, "fritures et matelotes" sont restaurateurs. Félix Durocher restaurateur lui aussi, au début de notre siècle, est à la tête d'une véritable "flotte", composée de deux batelets, deux boutiques de poissons, d'un bateau-vivier, il l'augmente encore d'un bateau-lavoir en 1904.

Adieu la Seine



Même préoccupation, le réempoisonnement de la Seine - 1904 - 1984

clientèle des commerçants du pays qui était naguère très nombreuse et formée en grande partie de pêcheurs nomades ou installés à demeure dans la Commune tend de plus en plus à disparaître et est même devenue à peu près nulle du fait des mauvaises odeurs et de l'anéantissement du poisson. Il en résulte un préjudice considérable et même pour certains une ruine complète.



Malgré quelques soubresauts de régénération depuis les constats amers de Louis Sallard, maire de la commune, la Seine est devenue le fleuve de toutes les pollutions où, écrit l'historien Pierre Jouffroy, "un chimiste inspiré referait la création". Plongé dans un tel bouillon de culture, le poisson, quand il survit, ne mérite plus guère la sympathie du gastronome !

Connaissez-vous le pari de Richard, un ancien Directeur des bains Deligny ? Il se faisait fort de distinguer, les yeux bandés, les poissons de l'amont et ceux de l'aval de Paris. Il y en avait deux sortes dans son assiette, pêle-mêle. Il ne se trompa pas d'un poisson.



De l'eau propre avec des poissons dedans, c'était la première étape attendue pour 1994 de la reconquête de la Seine. Cette ambition... gigantesque... ne sera-t-elle pleinement réalisée qu'au prochain millénaire... ?

Au début du siècle, on aimait taquiner le goujon. L'arbre et la rivière sont pour les amoureux de la nature de parfaits complémentaires, symboles de vie.

LE BLANCHISSAGE



La Buée
XVII^e siècle.
Une servante
s'appuie sur la
vaste corbeille
où elle a apporté
le linge,
une autre verse
l'eau chaude.
Le cuvier est posé
sur un trépied
ou selle à laver.



Un matin de printemps 1867, Marie-Geneviève⁽¹⁾ s'engage sur la berge du port, cottes relevées à la taille, battoir et brosse sous le bras gauche, une lourde corbeille de linge en équilibre sur la tête. Elle songe... elle songe au temps écoulé. Depuis plus de cinquante ans, elle accomplit la même dure besogne, qu'elle a apprise de son père François Frémont qui le tenait lui-même de son père Jean Baptiste. Et cette tâche elle l'a partagée longtemps avec Pierre Coterai, son compagnon qui l'a quittée depuis peu. Seule désormais, elle ne travaille plus que pour quelques clients bourgeois. La veille,

elle a procédé au même rituel de préparation du linge, tant de fois répété : tremper le linge, l'empiler dans le cuvier, du plus grossier au plus fin, et pour terminer répartir une bonne couche de cendres sur le charrier, la grosse toile recouvrant le linge. Loin d'elle la pensée d'y ajouter (comme certaines !) de la chaux qui blanchit le linge certes, mais le rend cassant. A chacun sa fierté, Marie-Geneviève tient à sa renommée de bonne blanchisseuse, le coulage retient toute son attention, car du bon déroulement de cette opération dépend en grande partie la qualité de son travail : à l'aide de son pot à coulée, elle verse de l'eau chaude sur la cendre qu'elle frappe de sa main ouverte pour en faire descendre la potasse. L'eau imbibé le linge et ressort par le bas du cuvier. Marie-Geneviève la recueille et, patiemment, recommence l'opération autant de fois que nécessaire, c'est là son secret !⁽²⁾

Événement mémorable au village, Marie-Geneviève s'en souvient, l'installation de la première blanchisserie à vapeur dans l'ancien



Battoir à linge dit
"battoir de mariage" 1814

Pot à couler la lessive -
cuivre - XIX^e siècle

Bâtiment de la Grange. Que de protestations a pu alors soulever Hémont par crainte de la contamination de la fumée ! La vapeur (notre héroïne n'en a pas trop compris le fonctionnement) vous apportait l'eau chaude et actionnait les chaînes des lourds cuiviers qu'embrayaient ou débrayaient les hommes les plus solides. Les Maîtres-blanchisseurs se disputaient les bons buandiers qui faisaient la réputation de l'établissement.

(1) Marie (ou Marguerite) - Geneviève Frémont, née le 21 brumaire de l'an V. Veuve d'Augustin David, elle épouse en secondes noces Pierre Coterai le 10 mai 1833. Veuve de nouveau en 1866, elle décède le 3 avril 1871, lavant et repassant pratiquement jusqu'à la fin de sa vie.

(2) Vers 1890. La lessiveuse simplifiera le travail de la "buée". Posé sur un fourneau, ce récipient de fer galvanisé est muni d'un tube central dans lequel la vapeur chasse la solution de lessive qu'un capuchon perforé en forme de champignon répand en nappe sur le linge. La version la plus moderne est naturellement la machine à laver électrique mise au point en 1907 par l'américain Alva J. Fischer.

Les lavandières



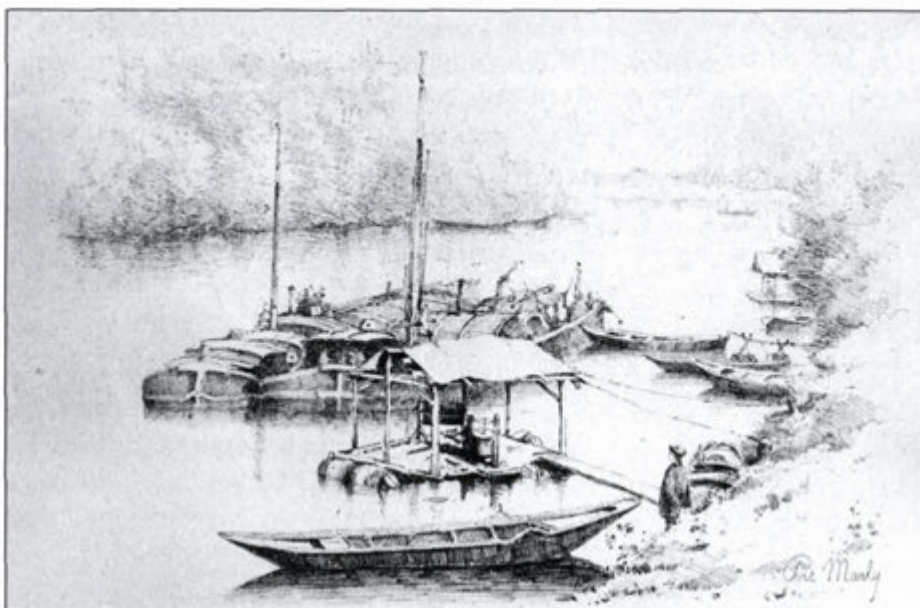
Une fois le linge sorti du cuvier à l'aide de grandes pinces, Marie-Geneviève doit maintenant procéder au lavage proprement dit : il lui faut rincer et battre le linge pour le débarrasser de sa crasse, le savonner et le frotter, rincer de nouveau et battre encore. Faute de puits à domicile (c'est la chance de quelques-unes seulement) ou de lavoir public, ménagères ou laveuses professionnelles se rendent au bord de la Seine⁽³⁾. Du temps où elle était jeune, Marie-Geneviève, comme ses compagnes, s'agenouillait sur la berge : quelques pierres plates suffisaient pour poser leur selle garnie de paille. Puis sont apparus les premiers bateaux à lessive ; la commune en a d'ailleurs favorisé l'installation, les considérant comme « d'utilité publique ».



Le lavage est affaire de femmes : les mains occupées mais la langue libre, les lavandières scandent de leur battoir une gazette villageoise, malicieuse souvent, indulgente... rarement. Et Marie-Geneviève ignorant un instant l'eau glacée qui rouvre ses vieilles crevasses, en sourit encore, bien que d'un naturel réservé, elle se soit toujours tenue à l'écart des bavardages cancaniers.

« - Voyons... c'était avant son mariage... il y avait Aglaé Cornabat, la femme de Charles Louis, un fameux buandier celui-là ! C'est cette commère d'Aglaé qui a lancé :
- Savez-vous, mes chères, que la Françoise Guy, la Sage-femme Jurée de Bougival, est venue au Château à la fin de la nuit ?
- Au Château,.... lequel ?
- Le grand, celui de la Marquise
- La jeune Madame la... ?
- Ma-da-me la Marquise... aurait accouché cette nuit ! ».

Silence ! les battoirs restent en suspens. « Il est vrai que son mari, le vieux Marquis, est mort... depuis... cela fait bien cinq ans... ! » Un petit sourire ! « Après tout, il n'y a pas que la Marie-Louise, fille du Nicolas scieur de long, ni l'Adelaïde Bridoux, ni la petite Louise-Adèle venue de son Eure natale, qui aient



fauté l'an passé »⁽⁴⁾. "Ca devait arriver, avait intérieurement pensé Marie-Geneviève, avec cette manie de se baigner nu, tout l'été !" . Et, **tapant ferme et dru**, les battoirs reprennent allègrement leur rythme. "Et, c'est ainsi que tout'l pays l'a su". Car, le soir, la rumeur aura fait le tour du village, illustrant ce refrain connu depuis, tant il est vrai que de tous temps, les détails croustillants pigmentent un quotidien jugé trop fade.

Bateau-Lavoir
à Port-Marly,
gravure anonyme
1850 (document
M.P.M.L. -
cliché Lay)

(3) Il existait au cœur du village (28 Rue de Versailles, alors Route Royale 184), le lavoir des Maitres-blanchisseurs Fréget Père et Fils. Faute d'un puisard suffisant ou à cause d'une pierrée obstruée ? les eaux se répandaient sur une longueur de 200 m sur le ruisseau de gauche de la route, qu'elles traversaient au droit de la rue Saint Louis, sur laquelle elles continuaient de couler (procès-verbal de grande voirie de 1850).

(4) Les faits mentionnés se situent en 1830-1831. Les registres municipaux témoignent d'une année... assez fertile !

Une industrie villageoise prospère

Quand Paris « bouta hors des murs de la ville » ses bateaux - lavoirs, l'activité se reporta sur les blanchisseries ceinturant la Capitale. Il fallait laver le linge fin de la bourgeoisie parisienne et la blanchisserie de gros des grands hôtels. C'est à partir de cette époque (1825-1830) que le blanchissage devient une véritable industrie villageoise, occupant hommes et femmes : blanchisseurs et blanchisseuses, mari et femme souvent. Cette activité développe celle plus noble, dit-on, des repasseuses⁽⁵⁾. Comme beaucoup d'autres femmes du village, Marie-Geneviève alternait blanchissage et repassage.

Les "Lavandières" en 1900 -
Règlement oblige :
une passerelle protégée permet d'accéder au bateau-lavoir

Jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, les bateaux-lavoirs se multiplient : bateaux à lessive des blanchisseurs, pontons privés d'industriels ou de particuliers, lavoirs publics s'échelonnent le long des berges du port, parfois curieusement amarrés au milieu des bateaux marchands. Le bras de Marly, isolé de la grande circulation fluviale favorise leur implantation.



On en comptera encore trois en 1903, sur lesquels se seront succédées plusieurs générations de Maitres-blanchisseurs. Vers 1898, le bateau d'Eugène Séret⁽⁶⁾ est le seul à être accessible au public. "Ce bateau ne contient que huit places de laveuses, ce qui est bien peu pour une population de 946 habitants, et de plus il n'est à la disposition du public que quatre jours par semaine, les deux autres étant réservés à la

blanchisserie..." constate le Maire Sallard qui favorisera donc le stationnement d'un bateau à lessive entièrement affecté au public avec quinze places de laveuses, celui de Félix Durocher.

Mort des bateaux-lavoirs ! Un lavoir en dur.



Quelques femmes s'affairent encore sur le "vieux lavoir" bien délabré, sur une berge craquelée de sécheresse

Les aspects à la fois industriels et folkloriques des bateaux-lavoirs inspirent les plus grands peintres, leur stationnement le long des berges du fleuve attire, au contraire, les foudres du Conseil d'Hygiène faisant cause commune avec les services des Ponts et Chaussées⁽⁷⁾. Le premier fait état de la pollution résultant de l'écoulement des eaux de lessive et de l'utilisation de l'eau de

Javel. Quant aux services de la navigation, peu sensibles à leur charme, ils avaient toujours dénoncé l'amarrage de ces pontons encombrants. Aussi, à partir de 1885, refusent-ils toute autorisation de nouveaux stationnement et demande de réparation, signifiant à plus ou moins long terme l'arrêt de mort

(5) A partir des relevés effectués sur les registres d'état - civil de 1830 à 1880, on recense environ 60 blanchisseuses et une trentaine de repasseuses. Les femmes du village exerçant le métier de couturières sont aussi nombreuses que blanchisseuses et repasseuses réunies. Le linge, "industrie villageoise" occupe les trois quarts de la population féminine active. Les blanchisseurs travaillant souvent avec leurs femmes, sont au nombre de 25 environ.

(6) Eugène Séret avait épousé Eugénie Louise Cornabat, fille de Charles Louis, le contremaître buandier.

(7) Les Ponts et Chaussées sont des services actifs qui organisent et concourent à l'exécution des travaux devant faciliter la navigation intérieure ; ils concourent aussi à la réglementation des fleuves et rivières qui sont divisés en bassins.

des bateaux à lessive. Atteints de vétusté, ils disparaissent un à un. En 1911, Eugène Séret, sommé de déplacer le sien empêchant le débarquement de matériaux, *déclare qu'il préfère le détruire que de le bouger !*

Dès 1914, s'impose la construction d'un lavoir public. La "Grande Guerre" qui suit mobilise d'autres énergies. Les projets s'éternisent et, ce ne sera finalement qu'en 1922 que les laveuses du Port se retrouveront dans un petit bâtiment construit à cet effet (au 12 ter actuel de la rue de Paris). Un moteur électrique, désormais, l'alimente en eau potable, celle du réseau qu'on est en train d'installer sur la commune.

Marguerite mémoire vivante



Dernier témoignage de l'épopée villageoise que nous venons d'évoquer, la tradition du blanchissage était encore vivante dans l'atelier de Marguerite et Marie-Louise Jacquemin - rue de Paris⁽⁸⁾. Juste avant que son activité ne cesse, hélas définitivement, nous sommes allés vivre avec « Margot » quelques moments d'une vie entièrement consacrée au travail. C'est avec beaucoup de respect et de tendresse que nous vous livrons certains de ses souvenirs.

Marguerite raconte : - la grand-mère qui a monté la blanchisserie pendant que le grand-père travaillait « au tram »... leur apprentissage sous la direction attentive d'Alice Balou. Elles étaient jeunes... si jeunes à 11 ans mises au cuvier et au repassage. Une grosse machine à vapeur faisait la buée⁽⁹⁾, la Maison Verrier fournissait les produits - la lessive, l'eau de Javel- « (Attention très peu d'eau de Javel mélangée à un peu d'eau chaude pour ne pas jaunir et du bleu pour éclaircir le linge séché au soleil !) ». Quand on sait que Marie-Louise et Marguerite venaient à bout des taches rebelles à toute technique moderne, une curiosité ménagère nous pousse à demander s'il y avait un secret...



Marguerite Jacquemin encore au travail en 1994. Elle a... ..depuis longtemps dépassé l'âge de la retraite, "Autrefois, ses mains faisaient des taches roses sur le linge éclatant qu'elle repassait. Mais dans la boutique où le poêle est trop rouge son sang s'est peu à peu évaporé. Elle devient de plus en plus blanche et dans la vapeur qui monte on la distingue à peine au milieu des vagues luisantes des dentelles... Margot a-t-elle inspiré Pierre Réverdy ?

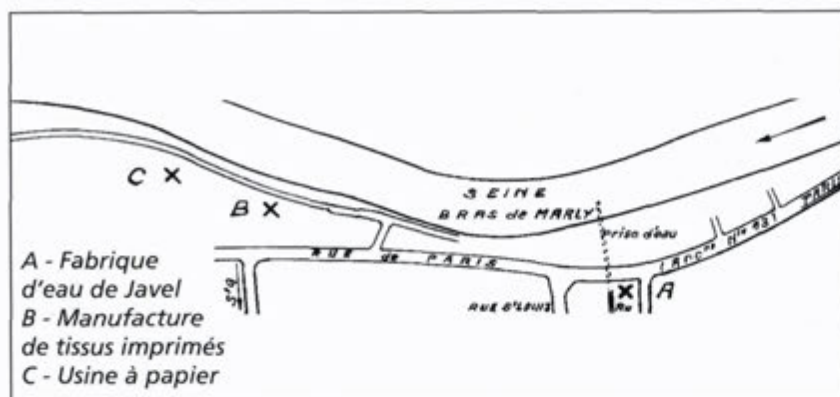
« - Un secret... non... on lavait à la main... on frottait. Quand tout était lavé, dégrassé, on lavait encore. C'est la chose de vaincre ! C'est la Patience ». Le regard un peu perdu dans le temps, « Margot » évoque les robes de baptême, reliques familiales usées et fragiles, les berceaux de tulle tuyauté, des chemises d'hommes aux poignets empesés et plastrons plissés... et encore les combinaisons de crêpe de chine rose bordées de dentelles noires qu'elles peignaient délicatement au pinceau...

Et les vieilles mains usées, aux articulations déformées, à la peau translucide, délavée d'avoir trop lavé, enveloppant un linge imaginaire caressent une tache « vieille ennemie devenue complice » dans un geste d'une douceur infinie.

(8) C'est à cet endroit, que pour les besoins de la blanchisserie, un sieur Charles Février, chef mécanicien aux écluses de Bougival, demande en 1910 à établir une prise d'eau à l'aide d'une pompe Broquet actionnée par une machine à vapeur. D'autres blanchisseries étaient installées rue de Paris. Celle de Desage (de 1897 à 1907, il avait aménagé un bassin intérieur à son établissement), puis plus tard, les ateliers de Faburel et Jaud (ce dernier a fonctionné jusqu'en 1955).

(9) Les demoiselles Jacquemin refusant de travailler pour les allemands pendant la dernière guerre, ceux-ci en représailles brisèrent le matériel.

LES INDUSTRIES DU BORD DE SEINE



Une **Fabrique d'eau de Javel**, une **Manufacture d'impression** sur tissus, une **Usine à papier** : trois industries s'installent le long de la Seine au milieu du XIX^{ème} siècle, sources de revenus non négligeables pour la Commune fortement endettée depuis l'achat du Port en 1853 et son aménagement en 1863⁽¹⁾. Pour mieux appréhender les raisons de leur

implantation, évoquons brièvement le contexte industriel et social de cette partie du siècle, particulièrement de 1860 à 1880. C'est une formidable transformation qui va toucher des populations entières, tant sur le plan économique que démographique.

Une évolution technologique

Il peut s'écouler un temps bien long entre une découverte scientifique et sa vulgarisation technique. Ainsi, presque un siècle sépare la fameuse Marmite de Denis Papin et l'exploitation de la vapeur comme force motrice ; un autre siècle ou presque s'écoulera avant son emploi généralisé dans les transports. Il en sera de même entre les progrès de la sidérurgie et la réalisation de la machine outil. On constate un phénomène identique dans le domaine de l'industrie chimique. Alors que les théories de Lavoisier datent de la fin du XVIII^{ème} siècle, il faudra attendre qu'une jeune génération de manufacturiers formés à leur école mettent les nouvelles conceptions en pratique. **Science et technique** enfin complémentaires favorisent la création de manufactures locales qui trouvent tout naturellement place au bord du fleuve. La machine à vapeur est en effet une énorme consommatrice d'eau et de charbon. Or l'eau est là, pompée dans la rivière, le charbon arrive directement par les canaux du Nord et de l'Oise. Les matières premières sont débarquées sur les appontements nouvellement aménagés.

Une population nouvelle

Toute petite parcelle de la vaste « agglomération Paris-Seine-Seine et Oise », Le Port-Marly va vivre le grand bouleversement démographique qu'entraîne l'exode rural. Déjà sensible durant le premier quart du siècle, ce mouvement frappe par son ampleur de 1851 à 1911 : *plus de 6 millions de personnes désertent les campagnes au rythme annuel de 100.000. Dès le règne de Louis-Philippe, quarante six départements se débarrassent de leur trop plein démographique, en particulier l'Est de la France, les montagnes, les bocages de Normandie et du Maine, les vallées de la Garonne et de l'Oise...* A partir de 1871, 600.000 migrants partent des Côtes du Nord, du Finistère, du Morbihan, de Vendée⁽³⁾...

(1) Carnet d'Histoire n° 1. p. 17 - p. 32-33. Aménagement d'un port

(2) Carnet d'Histoire n° 1. p. 16 - Le miracle de la vapeur

(3) Yves Lequin - La démographie française

Nos registres d'état civil à partir de 1845 recourent parfaitement ces statistiques. Stable depuis la révolution (environ 500 habitants), la population de la commune du Port-Marly s'accroît de ces migrants venus de tous horizons, qui arrivent parfois par « tribus » entières : 621 habitants en 1861, 740 en 1875, 900 en 1881, 1058 en 1906. Ce nouveau peuplement reste assez mouvant. Certaines familles se fixent cependant au village, les jeunes s'y marient : ce brassage apporte un sang neuf aux lignées de souches anciennes qui pratiquaient depuis plusieurs siècles une endogamie sans doute préjudiciable à la bonne santé de leur descendance.



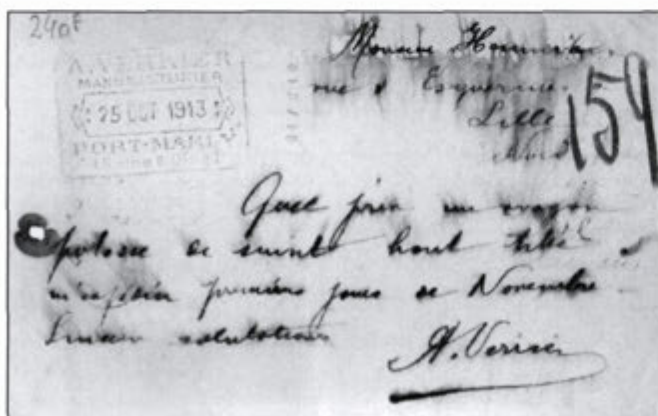
En 1917, il y avait encore 19 voitures à chevaux pour assurer les livraisons. Cela nécessitait bien sûr écurie, sellerie et palefreniers, stockage de nourriture.

En 1850, Guerry s'installe au Port-Marly et entreprend la fabrication de la « lessive à Berthollet » comme l'appelait dédaigneusement Chaptal⁽⁶⁾. Eugène Geslain⁽⁷⁾, à sa suite, demande pour les besoins de son usine l'autorisation de prise d'eau et de rejet en Seine.

C'est en 1883 qu'Auguste Henri Verrier⁽⁸⁾, jeune chimiste de vingt trois ans, reprend l'affaire. Ambitieux, il met au point un produit de marque « Javel la Neige » : belle trouvaille publicitaire que le nom même du produit et son emblème : des cristaux de neige ; il obtient un prix à l'Exposition Universelle de 1900. « Javel la Neige » est vendue dans toutes les blanchisseries de la région : au Village évidemment (Marguerite Jacquemin l'a évoqué), à Bougival, Saint-Germain-en-Laye, à Versailles et même jusqu'à Neauphle le Château.

UNE FABRIQUE D'EAU DE JAVEL

Le suédois C.W.Scheele, en 1774, avait isolé le chlore⁽⁴⁾ et avait signalé son **pouvoir décolorant** sur les substances végétales. Le chimiste français Claude Louis Berthollet⁽⁵⁾ en applique la propriété au blanchiment des toiles. En 1789, il découvre l'action décolorante des hypochlorites et une usine est installée **Quai de Javel**, qui donnera son nom au produit. Il faudra un demi-siècle d'efforts pour en abaisser le prix de revient et permettre sa fabrication industrielle.



Mélange de sels de potasse et d'acides gras, le suint est sécrété par la peau du mouton.

(4) C.W.Scheele (1742-1786), chimiste suédois, prépare le chlore à partir de l'oxyde de manganèse.

(5) Claude Louis, Comte de Berthollet (1748-1822), met au point l'action décolorante des hypochlorites de potassium. Il décrit leur emploi dans "les Eléments de l'Art de la Teinture" en 1791. Soutenu par le Comte d'Artois, il crée une usine à Javel.

(6) Jean Antoine Chaptal (1756-1832) est le fondateur des premières usines de produits chimiques.

(7) "Cette lessive ne sert qu'à enlever les taches de fruits sur le linge" ironisait Jean Antoine Chaptal.

(7) Il existe en fait peu de renseignements sur les débuts de l'usine de fabrication d'eau de Javel. Une blanchisserie, au départ, aurait existé à cet endroit avec "manutention de touries" (bonbonnes de grès servant au transport des acides). Se contentait-on au départ d'y diluer de l'eau de Javel concentrée ? Le rû, descendant de Marly, fournissait l'eau que Geslain ira ensuite puiser en Seine.

(8) Verrier conserve la prise d'eau, qu'il protège par une "patte d'oie" longtemps signalée à la navigation par un drapeau rouge placé au sommet d'une perche à un mètre au-dessus de l'eau.

L'entreprise perdurera dans la même famille pendant quatre-vingt cinq ans. A la mort d'Auguste Verrier en 1922, son fils aîné Dominique prend sa succession. Novateur, il fait évoluer les techniques et diversifier les produits tels les cristaux de soude (ce produit qui n'en finissait par de rester gras sur les doigts, les ménagères d'une autre génération s'en souviennent), le savon dur et le savon noir que son auteur tenait à « goûter » lui-même pour en apprécier le moelleux et la qualité ! Une lessive : la « **Merveilleuse** » naît vers 1945, « merveilleusement (sic) efficace » d'après ceux qui l'ont connue.



Devant l'usine, les ouvriers protégés des projections par un grand tablier de cuir. A l'extrême droite, " Monsieur Caunois ", chimiste de formation partageait avec Dominique Verrier les secrets de fabrication.

Les matières premières classiques pour une telle industrie sont livrées quotidiennement, c'est par wagons entiers qu'arrivent en gare de Marly : eau de Javel concentrée et acide muriatique, soude caustique, potasse de suint, résidus huileux et naturellement le sel nécessaire au relargage du savon. Après la seconde guerre mondiale l'activité se modifie et l'entreprise devient peu à peu grossiste en produits chimiques de blanchiment. Trois camions ont remplacé depuis longtemps les antiques attelages, ils assurent la livraison de la marchan-

dise aux droguistes des environs. Malgré élévateur et tapis roulant, « *tout passait par les bras* » se souvient Roger C... à qui nous devons ces précisions : 20 tonnes de marchandises partaient chaque jour et 5 tonnes d'emballage revenaient. Une vingtaine d'ouvriers, des manutentionnaires, des femmes employées au conditionnement, un secrétariat pour la gestion et les quatre frères de Dominique Verrier représentent la marque ; bien que modeste l'entreprise est pourtant prospère.

La disparition progressive des blanchisseries, la diminution de la clientèle des droguistes, la concentration des marchés étouffant les petits, auront raison d'une activité artisanale sans doute dépassée. « Javel la Neige » disparaît en 1968.

UNE MANUFACTURE DE TISSUS IMPRIMÉS

La mode des toiles « peintes à l'indienne » apparaît en Europe au XVI^{ème} siècle. En France, après « l'Interdit du Conseil d'Etat » de 1686 exigeant la destruction de tous les moules à imprimer⁽⁹⁾, liberté est rendue à l'impression sur étoffes par Lettres Patentes du Roi en 1759.

A la fin de l'an V (1797), à l'occasion de la naissance d'une petite Virginie, nous apprenons que son père Nicolas Gillet et les deux témoins, Jacques Pavy et Guillaume Génois, sont « imprimeurs sur toiles peintes » à la Manufacture de l'île de la Loge...

En 1861 « Favier et Cie », une manufacture d'imprimerie sur châles s'installe à l'extrémité de la route impériale n 13 : à sa tête Edouard Firmin Favier, âgé de dix-neuf ans seulement, et son père Jean, lui-même imprimeur sur étoffes à

(9) Cette mesure était destinée à protéger le commerce de la laine et de la soie française.

Puteaux. Sont autorisés pour les besoins de cette industrie : *une prise d'eau et un déversement d'eaux industrielles en Seine* et l'installation d'un radeau pour le lavage des tissus.

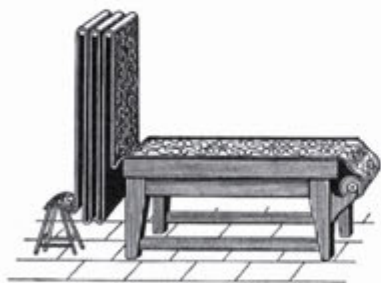


Table d'impression - milieu du XIX^{ème} siècle

Le **Textile** sous toutes ses formes est devenu le premier poste des activités françaises quand, en 1868, Shreiner et Schoen étendent la production à l'impression sur tous tissus. La complexité des procédés tinctoriaux et les multiples méthodes d'impression requièrent des ouvriers qualifiés qui arriveront pour la plupart de l'Est (Vosges, Alsace), tous dans la force de l'âge. La responsabilité du **graveur** Ernest Sussenthaler est capitale : travaillant d'après les dessins qui lui sont fournis, il doit apprécier les possibilités techniques de les rendre sur toile. Louis Schutze est **coloriste**, à lui l'alchimie subtile de la

préparation des couleurs. L'entreprise emploie de nombreux **imprimeurs**, chargés d'étaler la couleur et de réaliser l'impression à l'aide de plaques gravées en relief et de rouleaux de cuivre gravé en creux. Un des premiers imprimeurs, Gillet, vient de Gand en Belgique, ville textile entre toutes (est-ce un parent de Gillet de l'Île de la Loge ?). Des femmes aux mains plus délicates sont employées au **pinceautage** : à l'aide de pinceaux en moelle de sureau, elles replacent minutieusement des touches de jaune, de bleu ou de vert.

Tous se sont intégrés au Village, certains s'y sont mariés⁽¹⁰⁾. On travaille souvent en famille : mari, femme, voir enfant, par journée de onze heures !



Impression de toiles à l'aide de planches gravées. A côté de l'imprimeur, son garçon tireur veille à la propreté des planches et l'aide à étaler la couleur.

Jacquin devient propriétaire de la manufacture qu'il cède en 1898 à son gendre Emile Guitel⁽¹¹⁾. Un bateau-lavoir a remplacé alors le radeau enlevé par la crue de 1876. En 1902, Emile Guitel a beau affirmer (que) *le linge à imprimer n'est lavé avant impression que s'il est sale et que le lavage du linge imprimé n'a pour but que de faire le nettoyage rendu nécessaire par le passage de l'étoffe en diverses mains*⁽¹²⁾, *qu'autrefois si la fixation des couleurs était obtenue par acide sulfurique*⁽¹³⁾ *et encaustique et que maintenant l'opération s'effectue au moyen de la vapeur...*

Voire ! Guitel minimise-t-il à souhait la nocivité réelle des produits employés ? Le Conseil d'Hygiène ne s'y trompe pas, et les Services des Ponts et Chaussées soulignent que « *même fixées à la vapeur, les couleurs employées, à base d'aniline*⁽¹⁴⁾, *sont au contraires très solubles.* »

Poids des contraintes administratives, perte de dynamisme de l'industrie textile à la « Belle Epoque » ou temps venu de la retraite ? Emile Guitel, se retire dans la Somme, puis demande en 1903 le retrait de ses autorisations de fonctionnement. L'année suivante le bateau-lavoir est vendu à Félix Durocher, la rampe d'accès est remblayée.

(10) Très vite, Edouard Firmin Favier a épousé Marie-Adélaïde Subtille, d'une vieille famille du pays.

(11) Emile Guitel, lui, n'est pas un nouveau venu dans la région. La famille Guitel était implantée depuis des générations à Marly-le-Roi.

(12) Le nettoyage était aussi destiné à éliminer certains épaississants employés pour donner de la raideur aux étoffes : dextrine, amidon, gomme arabique.

(13) Voir Carnet d'Histoire n° 1. p. 27. Le règlement du port. Sous le nom vulgaire de vitriol, l'acide sulfurique faisait partie du commerce du port en 1818. On l'employait couramment dans l'industrie de la teinture (dissolution de l'indigo) ou le blanchiment des toiles.

(14) L'aniline ou phénylbenzine généralement obtenue dans l'industrie en traitant la nitrobenzine par l'acide acétique et la limaille de fer était jugée dangereuse pour le poisson.

UNE USINE À PAPIER

Grâce à la vapeur et à la mécanisation, le renouvellement des procédés de fabrication du papier est un exemple remarquable du progrès de l'époque. En l'espace de quarante ans, la « machine » va prendre en charge toutes les opérations traditionnellement faites à la main depuis le... XII^e siècle ! A partir de 1850, la production est l'objet d'un effort soutenu.

En 1867, Louis Auguste Delahaye, natif de Mons en Belgique, est autorisé à faire construire une usine pour la fabrication du papier. La puissance motrice de la vapeur facilite le déchiquetage et le brassage de chiffons en tous genres (coton, chanvre, laine).

Le générateur de vapeur alimente

également les étuves et les chaudières des cylindres dessiccateurs. Si l'on pompe allègrement la belle eau de la Seine, on se soucie peu d'y rejeter une bouillie bien polluante, hélas !

Peu à peu, la demande accrue du papier, due en grande partie au développement de la presse, ayant épuisé les ressources en chiffons, l'on recherche une autre matière première. Fort opportunément, en 1847, le français Voelter imagine un procédé de défibrage mécanique de la pâte à bois. Ce produit de remplacement ne commence à être employé qu'après 1870 lorsque les produits de « décreusage »⁽¹⁵⁾ à la soude ou au bisulfite sont

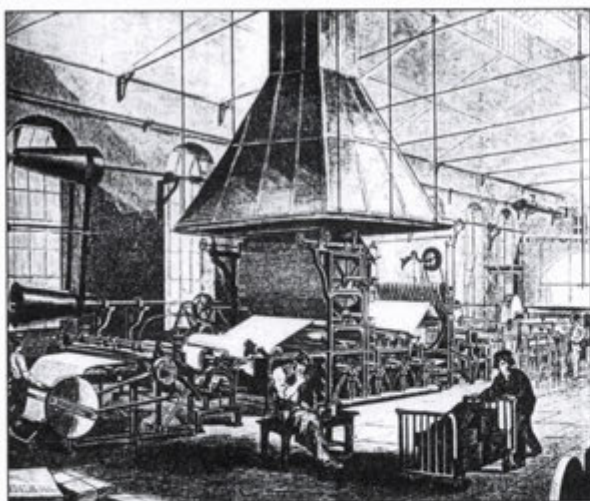
connus. Nouvelle technique et nouveau Directeur. Borel, manufacturier-cartonnier, développe la production. Pour la plupart, nouveaux venus au village, papetiers et papetières, souvent en couple, y travaillent nombreux.

Braize prend la succession. Mais c'est sous la Direction de Baudoux-Chesnon qu'une triste nuit d'août 1904, la papeterie est entièrement détruite dans un incendie. (Avouez, sinon que le jeu de mots eut été facile !) Disparaît à tout jamais la cheminée, d'où s'échappait constamment un nuage de fumée grise⁽¹⁶⁾, si présent dans les tableaux de Sisley et Pissaro.

Etrange destin parallèle que celui de nos deux manufactures d'impression sur tissus et de fabrication de papier. Après leurs naissances contemporaines (1861-1867), et quarante ans de vie active, elles disparaissent curieusement la même année en 1904. Fin brutale qui perturbera grandement la vie économique du Village (nous parlerions probablement aujourd'hui de « *Commune sinistrée* »).



L'usine à papier



Fabrication continue du papier à la machine. La grosse hotte absorbe la vapeur rejetée par la haute cheminée (Papeterie d'Essonne - 1860)



(15) Décreusage (décreuage ou décreuage) - blanchiment

(16) Immortalisée dans le tableau de Camille Pissaro présenté dans l'encart couleurs.

A trois ans d'intervalle, Camille Pissarro et Alfred Sisley s'attachent au même paysage et au même sujet : l'activité de la Seine.



Camille Pissarro . Le Lavoir à Port-Marly . 1872 Huile sur toile . H. 0,46 ; L. 0,56 - Orsay - Réf 2732 Copyright Photo R.M.N.

Toute la vie laborieuse du port est représentée sur ce tableau. Le regard de la jeune femme tournée vers l'extérieur nous introduit dans un paysage en évolution, où sont confrontés tradition de travail humain et machinisme industriel (avec la cheminée qui fume.)



Alfred Sisley . La Seine à Port-Marly. Tas de sable . 1875 Huile sur toile . H. 0,54 ; L. 0,73 - Chicago, The Art Institute of Chicago

Des hommes sur de petites embarcations " tire " le sable du fond de la rivière. Le bleu éclatant du ciel et de l'eau contraste avec l'ocre du sable entreposé sur la berge et des feuillages d'automne... .. La cheminée a disparu... .. ! simple fantaisie d'artiste.



Pierre Montezin .
Les Lavandières au bord
de la Seine.
1930 Huile sur toile.
H. 1,25 ; L. 1,63 - Genève,
Musée du Petit Palais

Les femmes sont agenouillées
dans leurs " selles " garnies
de paille, le linge s'égoutte
sur de petits tréteaux.
Admirons les subtils frémiss-
ments de lumière du peintre "
post impressionniste
"de l'Ecole Française.



Edgar Degas. Blanchisseuse . 1873
Huile sur toile . H. 54,3 ; L. 39,4 -
copyright Métropolitain Muséum of
Art - legs Have Meyer (New York).

Ce tableau figure parmi les cinq
" Repasseuses " que le peintre
présenta à la deuxième exposition
Impressionniste. Ed. de Goncourt
écrivait : " Il nous met sous les yeux
dans leur raccourci de grâce
des blanchisseuses, parlant
leur langue et nous expliquant
techniquement le coup de fer appuyé,
le coup de fer circulaire ".



Antoine Emile Plassan
La Seine à Port-Marly -
vers 1850. Huile sur
bois. H. 0,215 ;
L. 0,330 - Musée d'Ile
de France - Château
de Sceaux.

Les bateaux de bain et
le bateau-lavoir
derrière sont amarrés
le long de la berge
encore au niveau de
l'étiage. Une rangée
de beaux arbres
agrément la
promenade qu'on
devine à gauche.

Le même site, peint un peu plus haut sur le chemin même est transfiguré par deux artistes à l'opposé l'un de l'autre. Alfred Sisley demeura jusqu'à la fin de sa vie un impressionniste avoué. André Derain exploita de façon éclectique des techniques picturales diverses.

Alfred Sisley. La Seine à Marly.
1876 Huile sur toile.
H. 0,60 ; L. 0,73 - Lyon,
Musée des Beaux Arts

L'artiste peint de touches
délicates le ciel, la courbe
souple de l'allée, la ligne bleue
de la Terrasse
de Saint Germain au fond.



André Derain - La Seine au Pecq.
1904 Huile sur toile.
H. 85 ; L. 95,5 - Paris,
Musée National d'Art Moderne.
Centre Georges Pompidou
copyright ADAGP, Paris, 1995

Le rouge pur est appliqué à la
fois sur les mains et les visages
des personnages et le feuillage
d'automne des arbres en face.

La montée et la baisse des eaux de la Seine inspirent à Alfred Sisley une série de peintures célèbres à juste titre, pierres de touche de l'Impressionnisme, pas de scènes dramatiques qu'un peintre romantique n'eut pas manqué d'évoquer, mais un dialogue incessant de l'eau et de la lumière.

Alfred Sisley.
L'Inondation
à Port-Marly. 1876 Huile
sur toile. H. 50 ; L. 61 .
ROUEN Musée
des Beaux Arts

Une silhouette,
une maison, des arbres
rendus insolites
par la nappe d'eau
miroitante qui s'étale
sous un ciel sombre
chargé de nuages.

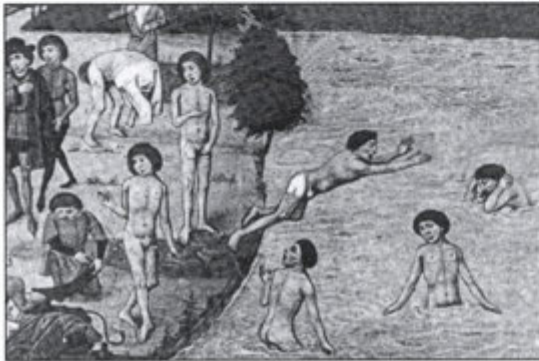


Alfred Sisley .
L'Inondation à
Port-Marly . 1876 Huile
sur toile . H. 0,46 ; L. 0,55
- copyright Fitzwilliam
Museum University
of Cambridge

Alfred Sisley peint
cette toile dans le sens
contraire de la
précédente, rue de Paris,
devant la rangée
de tilleuls. Le fleuve
en crue et les barques
constituent le véritable
sujet de l'œuvre,
les rangées verticales
des arbres donnent
un sentiment
de profondeur.

SEINE JOYEUSE ET RIEUSE

Souvenance du temps heureux de ses courses folles d'antan ou rappel du bassin sacré vénéré par les pèlerins, Séquana, accueillante et secourable a voulu dispenser aux hommes le bien-être, la détente, le plaisir : consolation ou récompense de leur vie tout entière consacrée au travail ?



De " temps immémorial " on se baignait
au Port (d'après une miniature du Moyen -Age)

LES BAINS FROIDS DE RIVIÈRE

Le lit de la Seine dans la traversée du Port-Marly, avec ses hauts fonds sableux⁽¹⁾, offrait à tous les amateurs de bains de rivière des plages accueillantes. Les Anciens de la Commune, nés au début du siècle, rapportent que leurs parents leur contaient un fond de sable blond et fin, qu'on foulait à travers une eau claire... « la Seine était si limpide de leur temps... »

Au temps du Roi Soleil

La vogue de baignade en eau de Seine se répand au XVII^e siècle. Recherche thérapeutique peut-être, on sait les vertus curatives attribuées à l'eau naturelle⁽²⁾, nécessité d'hygiène sans doute, plus sûrement besoin de se divertir et de bousculer les contraintes de la vie quotidienne attirent d'abord les gens du commun sur les berges de la rivière. Ils s'aventurent dans son lit hospitalier, encombré de bancs de sable, et bordé de criques entourées de roseaux. La Bruyère observe⁽³⁾ malicieusement

" des hommes... (se baignant) dans la Seine... On les voit de fort près se jeter à l'eau, on les voit en sortir, c'est un amusement. Quand la saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore, et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus... "

Car... on se baigne alors dans le plus simple appareil !

En période de canicule, la Cour du Roi-Soleil ne résiste pas non plus à l'attrait de l'onde. C'est ainsi qu'en 1686⁽⁴⁾, le jour de la Fête Dieu " le Roy alla souper à Marly, là, Monseigneur⁽⁵⁾ se baigna au Port de Marly, puis il alla rejoindre le Roy à Marly". Le 1er août 1701, la Duchesse de Bourgogne alla se baigner dans la rivière au dessous du Port de Marly. On fit tendre des tentes dans l'île qui est là (île de la Loge) et, après le bain, elle se coucha et joua jusqu'à la nuit dans ces tentes.

(1) Carnet d'Histoire n° 1 - Le Port à Sable - p. 33. 34

(2) Les rares fois où il plut à sa Majesté Louis XIV de prendre un bain, les médecins, chargés de veiller à la santé du monarque, ordonnèrent d'aller "puiser l'eau en rivière de Seine de préférence à celle que les tuyaux conduisaient au château."

(3) Jean de la Bruyère (1645-1696) : "Les Caractères" - 1688

(4) Mémoires du Marquis de Dangeau. Un "Journal à la cour de Louis XIV"

(5) Monseigneur le Grand Dauphin (1661-1711), fils de Louis XIV, père du Duc de Bourgogne. Marie Adélaïde de Savoie (1685-1712) épouse du Duc de Bourgogne - petite fille par alliance de Louis XIV - et future mère de Louis XV.

Elle y revient le 4 août " *bien que la pluie ait un peu troublé l'eau* ". Quand on connaît la liberté de mœurs de la jeune duchesse, tout laisse à penser que même trouble l'eau était plus pure que les ébats érotico-aquatique accompagnant cette escapade loin de l'étiquette contraignante de la Cour. Petits jeux libertins sans doute recherchés par d'autres, car un rimailleur de l'époque évoque les touffeurs estivales et leurs brûlants cortèges.

*"Aussitôt qu'en été on commence à se plaindre
Des insupportables chaleurs,
Aux bains ou chacun court, l'Amour est bien à craindre
Il s'y fait sentir plus d'ardeurs
Que la Seine ne peut éteindre..."*

Le plaisir et ses limites

Ces bords de Seine, tant prisés par la petite Duchesse, sont également lieux de prédilection de nos ancêtres marlyportains adeptes d'un naturisme encore à la recherche de son nom. " *De temps immémorial on se baigne à la pointe de l'Ile de la Loge... endroit favorable où le fond est de sable fin et présente à la fois une pente douce et régulière* (Conseil Municipal 1830).



Paul Cézanne.
Les Grandes
Baigneuses 1906 -
H. 2,08 ; L. 2,49.
Muséum of Art -
Philadelphie.

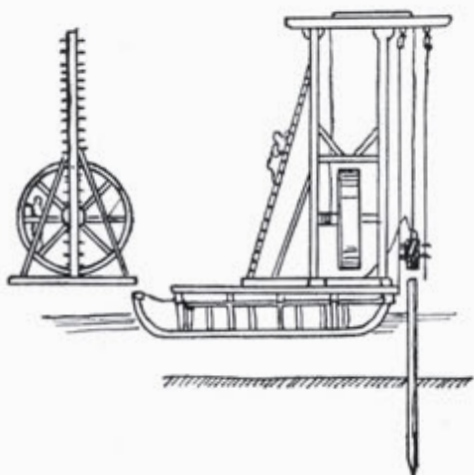
est une indécence contre les mœurs. Le 19 juillet 1836, notre premier magistrat se voit obligé de prendre un arrêté interdisant "à tout individu de se baigner nu à partir de la Grange dite des Gardes du Corps, sur le bord de la Seine vers le Nord jusqu'au bac de l'Ile de la Loge, au levant, vis à vis du chemin de Prunay." Arrêté... non suivi d'effet au demeurant, car on continue les mêmes trempettes sans plus de vêtements que d'arrière pensées - ce qui n'est pas le cas sans doute des petits curieux qui viennent " en batelet " roder dans les parages.

Dès 1859, les bains existant depuis longtemps sont réglementés par Arrêté préfectoral et les amateurs de plaisirs aquatiques « isolés dans des Bains Froids ». Celui-ci satisfait autant la décence publique que la sécurité en empêchant que l'on se baigne dans les endroits dangereux. Le premier

Il y avait dans le prolongement, deux petits îlots, les Iles de la Dérivation, louées par l'Etat en 1850 à Pierre Michel Dallemagne. Est-ce en raison de leur situation jumelée ou par le choix qu'en avaient fait les « dames » pour leurs ébats qu'on les avait joliment baptisés les " **Monts des Dames** " ⁽⁶⁾ ? On se baigne aussi au cœur du village, devant le port, ébats innocents qui soulèvent pourtant une vague de protestations. Les plaintes affluent sur le bureau de Philippe Robert Berton ⁽⁷⁾, maire du Village " *sur les inconvénients résultant de personnes qui viennent se baigner nues, et en face du village ce qui*

(6) Les Monts des Dames - Carnet d'Histoire n° 1. p. 41

(7) Philippe Robert Berton (1787-1845) - marchand plâtrier, Maire de 1830 à 1845, fils de Philippe Robert Berton (Maire en 1791). Il eut... 15 enfants.

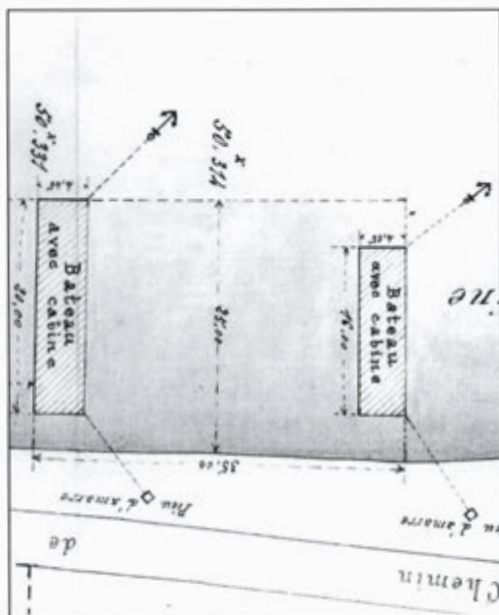
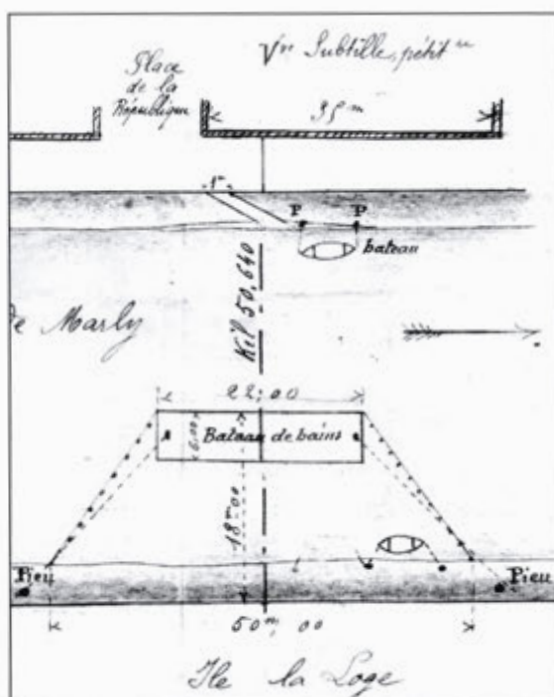


La sonnette du port, destinée à enfoncer profondément les pieux dans le lit de la Seine



En hiver, des bateaux de bain devaient être solidement amarrés le long de la berge.

Les établissements des frères Subtille. Celui de Jacques à gauche, avec deux bateaux, délimite une belle surface d'évolution de près de 900 m², constituée d'une enceinte de pieux reliés entre eux par des perches de bois transversales. Dressés jusqu'à 1,50 m au-dessus du niveau de l'eau, les pieux supportent une toile qui "enferme" le bain. La baignade réservée d'Auguste est plus modeste : 1 seul bateau et 200 m² de rivière.



Stanislas Viellot est autorisé à installer sur la rive gauche de la Seine, face à l'île de la Loge, une enceinte de 20 m de long sur 2 de large constituée de pieux reliés entre eux par des cordes soutenant une toile dissimulant les baigneurs. On impose à Viellot d'avoir tous les jours pendant la saison un bateau et des mariniers prêts à porter secours au besoin. Des cabinets de bain en planches sont posés sur la berge.

Puis le 14 avril 1859 Françoise Julienne Dallemagne, amarre un bateau de bain avec cabines sur un emplacement occupé par sa famille depuis un grand nombre d'années, face à la sonnette du port. En lui succédant Jacques Subtille, maître de bains et pêcheur, petit gendre de Françoise Julienne, dote l'établissement d'un second bateau. En 1860 son frère Auguste rénove et agrandit un bain familial. A la mort des deux frères leurs veuves leur succèdent et deviennent "maîtresses de bain".

Les habitudes anciennes ont la vie dure ! En 1864, après l'aménagement du port, Mardochée Sourdis établit un nouveau « **Règlement de police relatif aux bains de rivière** ». Nous en sourions maintenant !



Gustave Caillebotte : "Le plongeur"

Cloche merle au village



Halte !
on ne passe pas !

En 1876, la Commune arguant, du *caractère immémorial* de l'endroit comme lieu de baignade installe des bains publics au bout de l'île de la Loge. Le Commandant d'armes de Saint Germain revendiquant à son tour l'usage " *de tous temps* " de la berge pour en faire le bain d'été de l'année, l'incident donne naissance à un épisode comique alimentant une savoureuse chronique villageoise.

Un sieur Aguiré, fermier insensible aux poursuites et contraventions prend plaisir depuis longtemps à tracasser et braver les habitants du Port et du Pecq en leur interdisant la circulation sur le chemin de halage au droit des terres qu'il exploite...



Au début du siècle, la robe de bain dénude la cuisse et le bras, mais la taille reste comprimée dans un corset.

Il tire parti de la méconnaissance des règlements du Commandant Général Devillers et lui cède pour la saison la permission de passage et de baignade moyennant... une somme rondelette. Finaud, autant que rancunier, il met pour condition au traité que la force armée empêchera la circulation sur le chemin de halage... Et les militaires d'arrêter tous piétons, habitants et mariniers, et aussi le garde pêche en tournée d'inspection, et même,... et même le garde-champêtre avec **sa casquette et muni de ses insignes**. Une piétaille goguenarde le conduit, non sans arrière pensée malicieuse, entre deux baïonnettes jusqu'au poste de Saint Germain⁽⁸⁾.

La fin d'une tradition

Victime de la pollution, l'eau nauséabonde et trouble fait perdre tout agrément aux bains de rivière. En 1903, Hélary qui avait repris les bains de la Veuve de Jacques Subtile depuis 1885, demande le retrait de sa concession - le bateau est démoli et le bois vendu -. Celui de la veuve d' Auguste Subtile est toujours à quai en 1904, mais ce n'est plus qu'une épave, triste témoignage d'une époque révolue.

Après la seconde guerre mondiale, la Seine retrouve un air de liberté, on s'y baigne de nouveau. L'eau n'était guère plus propre qu'aujourd'hui, mais les progrès de l'hygiène et la multiplication des piscines ont changé notre conception de l'eau pure...

(8) L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de l'atrabilaire Aguiré, ni s'il dut rendre l'argent du traité ?

BAINS DE RIVIÈRE

RÈGLEMENT

DE POLICE

Nous, Maire de Port-Marly,

Considérant que l'usage de se baigner devant les habitations de la Commune, s'est reproduit au mépris des anciens règlements qui le défendent; et qu'il est de toute nécessité de prendre de nouvelles mesures afin de faire cesser cet état de choses qui porte atteinte à la morale et à la décence publiques;

Vu les Articles 471 et 475 du code pénal, relatifs aux infractions des Arrêtés de police;

Vu aussi l'Article 44 de la loi du 18 juillet 1837.

ARRÊTONS CE QUI SUIT :

ART. 1^{er}. — Défense absolue est faite de se baigner dans la Seine vis-à-vis des habitations de la Commune, c'est-à-dire depuis la prairie dite la Commune jusqu'en face la grille d'entrée du château.

ART. 2. — Il ne pourra être établi de bains couverts sans l'autorisation du Maire, qui déterminera le lieu le plus convenable de concert avec M. l'Inspecteur de la navigation. Ces bains seront fermés depuis 11 heures du soir jusqu'au point du jour, ils seront entourés de planches et de toiles épaisses, de telle sorte que les baigneurs ne puissent être vus du public. Un bachot muni de ses agrès sera constamment attaché à chaque bain pour porter secours en cas de besoin.

Des bains séparés pour les deux sexes seront établis à une distance déterminée et ne seront accessibles que par des chemins différents, lesquels seront tracés en face de chaque bain.

ART. 3. — Les baigneurs devront s'habiller et se déshabiller dans les cabinets même. Il leur est expressément interdit de se montrer sur les berges en costume de bain, lequel consistera à l'avenir en pantalon et bourgeron. Ce dernier vêtement pourra être remplacé au besoin par une chemise.

Les baigneurs, ainsi que les maîtres d'établissement des bains, seront solidairement responsables des contraventions mentionnées dans l'article précédent.

Il est expressément défendu à toute personne étant en bateau sur la Seine, de s'approcher des bains couverts.

ART. 4. — Les personnes sachant nager pourront seules et pendant le jour se baigner étant revêtues du costume de bain mentionné ci-dessus entre les deux poteaux indicateurs, placés dans la prairie dite la Commune. Cette faculté est interdite à toute personne ne sachant pas nager, si elle n'est point accompagnée d'une personne montée dans un bateau et prête à porter secours en cas de besoin.

ART. 5. — L'autorisation du Maire prescrira en outre toutes les mesures de police et de sûreté non-prévues par le présent Arrêté et que nécessiteraient les circonstances et les localités.

ART. 6. — Dans le cas où les maîtres des bains ne se conformeraient pas aux dispositions du présent Arrêté, la fermeture de leurs bains pourra être immédiatement ordonnée par l'autorité municipale.

ART. 7. — Le présent Arrêté sera soumis à l'approbation de M. le Préfet et ensuite imprimé, publié et affiché dans la Commune.

ART. 8. — Le Maire, l'Adjoint, le Commissaire de Police, la Gendarmerie et le Garde-Champêtre sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent Arrêté.

Fait en Mairie, à Port-Marly, le 19 Mai 1864.

LE MAIRE DE PORT-MARLY,
Signé : **SOURDIS.**

Vu et approuvé à Versailles, le 5 Juillet 1864.

Le Préfet,

Signé : **SAINT-MARSAULT.**

DU CANOTAGE A L'AVIRON

Calendrier
de Félix Oudart -
Port-Marly 1884
(document
M.P.M.L.) -
cliché Lay.
La canotière à
la taille corsetée
et au chapeau
fleuri s'appuie
sur une peau
de mouton.
Elle a laissé
de côté son
élégante ombrelle
garni de dentelle.



*Ohé ! des canotiers
C'est aujourd'hui Dimanche
Accourez gais rameurs, parez les avirons...*

La Seine en fête

Vers 1825, toute une jeunesse avide de romantisme et d'aventure se lance à la découverte des Iles de la Seine⁽¹⁾. **Etudiants, artistes, rapins amoureux**, embarquent sur de modestes canots à la recherche d'un bord accueillant où l'on pourra flâner et déjeuner sur l'herbe, tout en faisant honneur au petit vin local.

Peu à peu cette soif d'évasion et de nature gagne les autres classes de la société : ouvriers fatigués de leur semaine, bourgeois facilement en goguette, jeunes nobles venus s'encanailler auprès de « quelques femmes légères » fraternisent sans complexe. Sitôt arrivés, par chemin de fer ou omnibus entiers, ils se déguisent aussitôt en vrai « loup de rivière », car l'habit fait le moine et transforme le Parisien anonyme en marin d'eau douce. Et ce monde joyeux de canotiers et canotières, de pagayer et de barboter joyeusement dans l'eau ! Certains plus soucieux de prouesses sportives barrent leur barque à voile ou "souquent" en rythme sur les skips, yoles, gigs, funnies importés récemment d'Angleterre.



Progressivement aux plaisirs des jeux nautiques, se mêle un besoin de liesse populaire plus complète, que canalise aussitôt le commerce : des guinguettes fleurissent tout au long des rives verdoyantes où l'on fait bonne chère et boit sec.. Et le soir, c'est une frénésie de farandoles, polkas, quadrilles et chahuts des plus endiablés. Quelques bosquets discrets sont témoins d'épanchements plus tendres ! Le plus célèbre des

(1) La Marne connaît le même engouement de sports collectifs et de détente en plein air.

bals canotiers est installé sur un ponton flottant au large de Bougival : c'est " *la Grenouillère* " si magnifiquement illustrée par Auguste Renoir. Tout près de nous Chatou, Croissy, Bougival vivront aussi la grande kermesse des Canotiers.

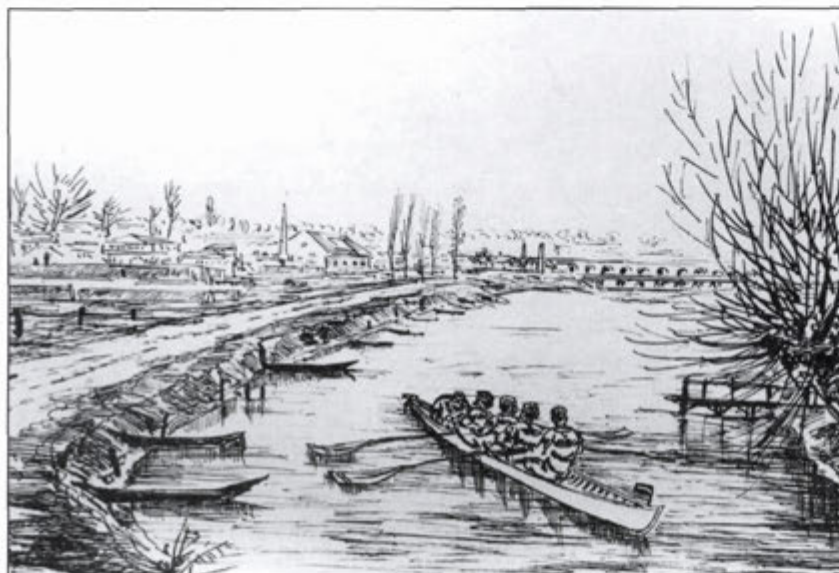
La fête ne descendra pas jusqu'au Port-Marly. Sans toute la Machine fermant notre bras de Seine a-t-elle empêché les assidus de sports et de divertissements de venir apprécier nos berges et nos plages pleines de charme.

Une navigation plus intimiste



Loin des flonflons de la fête canotière de prudents habitants du village n'hésitent pas à goûter au plaisir du canotage, sur de simples bachots maniés à la rame pour des promenades dominicales en famille. D'autres plus aventureux parcourent la rivière sur de petits bateaux à voile. Le relevé des Services de la Navigation de la Seine en 1885 comptabilise une quinzaine de bateaux de plaisance stationnés au port⁽²⁾.

Un clin d'œil de l'histoire



Dimanche 27 mars 1859 - Une visite à Port-Marly (Club des randonneurs et rameurs d'Ile-de-France) - Les rameurs portent une tenue légère de cotonnade blanche à rayures, un pantalon de coutil blanc, une toque à rayures elle aussi. Ce costume leur donne une allure de pseudo-bagnards.

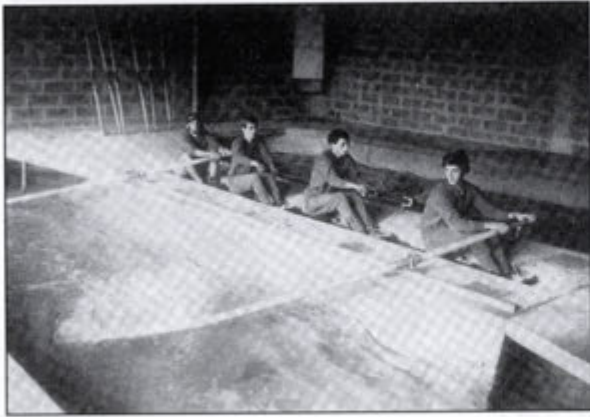
*Dans l'onde les avirons
Relevés à peine
Plongeaient en faisant des ronds
Et de leur antienne
Accompagnaient la chanson
Que chantaient, en bon garçon,
Madame Fontaine, O gué !
Madame Fontaine, O gué !*

Ferdinand DESNOYERS
(Romance à Madame Fontaine sur
l'air de la " Bonne Aventure, ô gué ")

Un matin d'hiver de 1859, une "yole pareille à une longue fille mince... file sur l'eau " ⁽³⁾ et remonte notre bras de Seine depuis la pointe de l'Île de la Loge. Ces hardis navigateurs nous apportent un écho lointain de la fête qui se déroule en amont.

(2) Tout augmente... devaient se dire nos plaisanciers . De 2 F l'année, en 1875, les droits de stationnement s'élevaient à 5 F par canot en 1885.

(3) d'après Guy de Maupassant fervent de ce sport.



Les jeunes
au tank
à ramer

*"Une yole de pseudo - bagnards
Guittard et son hangar
Un chantier naval
Un tank à ramer
Un lavoir en dur
Des bains-douches
Des livres par milliers..."*

Poème à la "Prévert" ?? Non ! une petite histoire à enchaînements telle que l'affectionne les enfants...

- Et bien notre yole se trouve approximativement en face du chantier naval...

- Où GUITTARD bâtit son hangar⁽⁴⁾...

- Et dans le hangar s'installe en 1947 un Club d'aviron⁽⁵⁾...

- Et les jeunes apprentis rameur du Club d'aviron s'entraînent au « tank à ramer »...

- Où ?

- Dans le lavoir désaffecté, juste à côté...

- Et sur les fondations du lavoir sera construit vers 1950 un établissement de bains-douches, manière de perpétuer une tradition de lavage...

- Et le bâtiment des bains-douches, d'abord réaménagé en Maison des Jeunes, accueille en 1977 la Bibliothèque Municipale⁽⁶⁾...



Premières régates du Rowing Club en 1949

*Jeux de L'eau -
Nos bords de Seine
n'ont pas de
tradition de Jeux
Nautiques.
Quelques festivités
isolées eurent
beaucoup de
succès : courses de
hors-bord, compéti-
tions de natation,
joutes lyonnaises.
Imitant les jeux
équestres
des chevaliers,
les joutes sont
toujours d'un
dénouement
comique.*



(4) Carnet d' Histoire n° 1 pages 38 - 39

(5) Le bâtiment actuel du rowing Club, devenu Centre Interdépartemental a été construit en 1970 et inauguré en 1972.

(6) En avant de l'ancien bâtiment la surface de la Bibliothèque a été doublée en 1986 pour créer la "section enfants"

SEINE DANGEREUSE ET CRUELLE



Quand la cruche déborde

En 1855, lorsque fut inauguré le Pont de l'Alma, les Parisiens adoptèrent aussitôt le Zouave, mesure concrète de la montée des eaux. C'est à la demande de Napoléon III que le sculpteur Diebolt avait pris pour modèle le zouave André Louis Gody. ▼

Généreuse, bienveillante, accueillante, joyeuse... tout semblait faire de Séquana la divinité, tutélaire, bonne entre toutes.

Alors pourquoi ces colères et cette cruauté, soudaines ? D'aucuns diront qu'elle est femme, donc que « souvent elle varie, bien fol est qui s'y fie »... Ce n'est que misogynie facile et l'auteur de cette phrase vengeresse, était loin d'être à l'abri de toute critique⁽¹⁾.

Cherchons ailleurs les raisons des caprices et des dangers de la Rivière. Toute petite nymphe d'un panthéon mythologique complexe, où s'affrontaient puissances dominatrices ou secondaires, Séquana n'est-elle pas, elle-même, soumise à une volonté supérieure brutale, celle de Jupiter peut-être, maître des tempêtes ? Et ne serait-ce pas Neptune, encore plein de ressentiment envers une beauté assez audacieuse pour lui échapper, ne serait-ce pas Neptune en personne qui entraîne au royaume des morts ceux qui se confient à la rivière.

LES INONDATIONS

Rarement la rivière croît et diminue, telle elle est en été, telle elle demeure en hiver.
Julien l'Apostat (361 ap. J.C.)

La Seine est le plus régulier et le moins puissant des grands fleuves de France. Son caractère de fleuve de plaine au climat océanique, les terres calcaires composant en majorité son bassin (qui retiennent les eaux lors des fortes pluies et les écoulent en les étalant dans le temps) lui confèrent une réputation de courant d'eau calme, et mesuré. Et pourtant, de siècle en siècle la Seine déborde, n'en déplaise à Julien l'Apostat, et ses colères produisent l'effet d'un malentendu, d'un coup de sang, voire d'une malédiction.

La première inondation connue date de l'an 585. Grégoire de Tours note que "dans la huitième année du règne de Childebert II *les eaux de la rivière séquanaisse grandirent au-delà de la coutume.*"

Si, en 834, *"Dieu voulant punir le peuple de Paris envoya une telle inondation et débordement que jamais n'en vit une telle sorte"*, en 884 par contre, "Il" cède aux prières des Parisiens lors du siège de la ville par les Normands, et *"fait s'enfler la Seine qui engloutit les assiégeants au fond des abîmes"*.

"La rivière courroucée quitte son lit" en 1196, et *"ses eaux jaunes"* entraînent les cabanes des riverains. Généralement en crue de Novembre à Avril, c'est en Juin 1426, *"qu'il lui plut de mouiller les feux de la Saint Jean."*

(1) Vous avez naturellement reconnu François Ier, roi bien inconstant dans ses amours !



La crue de 1658 frappe les imaginations, à juste titre car elle bat les records des temps à venir : 8m81 en mesure actuelle !

De 1733 à 1882, on relève trente et une crues ordinaires de 5 à 6 mètres, douze extraordinaires de plus de 6 mètres, deux exceptionnelles dépassent sept mètres. Ce qui permet à D'argenson cet humour douteux en 1740, *"La Seine se porte bien puisqu'elle sort de son lit"*.

Bien qu'ordinaire, la crue de 1802 est catastrophique pour l'économie du village : l'eau en s'infiltrant dans les carrières des Monferrands provoque l'effondrement de plusieurs étages de galeries et le glissement de terrains agricoles situés sur la colline.

Le courant impétueux de 1876 entraîne plusieurs bateaux à l'amarrage. Rien de cette violence ne transparaît dans les tableaux d'Alfred Sisley, peignant à la même époque un fleuve immobile, comme indifférent aux drames qu'il provoque. La cheminée de l'usine à papier ne fume plus ; les dégâts sont si importants, que Borel le propriétaire sera indemnisé.

La mémoire du siècle



*« J'ai vu les eaux du fleuve en nappe se répandre
Rompant digues et quais, le flot houleux montait
Et son torrent grossi d'heure en heure portait
Avec lui tous les maux qu'un tel sinistre engendre*

*Et maintenant, qu'Avril est revenu
Le fleuve impétueux hier, vers la prairie
Déroule le tapis de sa berge fleurie
Où son flot, aujourd'hui paisible, est retenu. »*

(Janvier-Avril 1910) Edouard Martin Videau.

Les 18 et 19 Janvier 1910, une tempête de pluie s'abat sur le bassin parisien ; fin Janvier c'est le cauchemar : le flot fuse de toutes parts, de la rivière et des égouts, et les rats qui en sont chassés en même temps que des caves, détalent sur la terre ferme, faisant craindre les pires épidémies. Notre bord de Seine, jusque très haut dans la rue Saint Louis, se transforme en cité lacustre.



Curieux et amusés les premiers jours, les Marlyportains suivent avec une inquiétude croissante la montée rapide des eaux. Les rues noyées sont sillonnées de barques. L'œil du photographe fixe pour les générations futures les scènes de désolation décrites par les chroniqueurs anciens, des centaines, peut-être plus, de cartes postales témoignent que les colères de la Seine n'étaient pas une légende.

Les études des météorologues et des géologues, effectuées à l'occasion de cette crue mémorable de 8m61, en expliquent le déroulement : à la suite de précipitations hivernales abondantes et persistantes sur l'ensemble du bassin gorgé d'eau, les terrains ne jouant plus leur rôle de réservoir, la lenteur d'écoulement et la conjonction de crues simultanées et répétées du fleuve et de ses affluents provoquent le débordement.





30 Janvier 1910.



La Seine en crue en 1955



Portas le Garde-
Champêtre,
Guyot,
le Lieutenant
des Sapeurs-
Pompier,
le Sergent Lefèvre
à la tête
des soldats
au 1er Régiment
du Génie n'ont
pas ménagé
leur peine...

Les mêmes causes provoquent les mêmes effets en 1924, 1945, 1955. Les crues de Janvier 1982 et Avril 1983, bien que moins conséquentes, sont encore toutes fraîches dans nos mémoires.



Sans répit,
la mort toujours
présente...
Enterrement
du grand-père
d'Huguette F. qui
nous a confié ce
cliché familial

Crue de janvier 1982 -
comme une curieuse
impression de
" temps retrouvé "



L'annonce des crues

Puisque l'on ne pouvait empêcher la montée des eaux, au moins pouvait-on en informer les gens pour qu'ils mettent leurs biens à l'abri. La nécessité d'un service hydrométrique se faisait sentir, il sera mis en place en 1882 : des agents observateurs suivent l'évolution de la crue du fleuve dans les différentes parties de son cours. Les moyens employés sont bien empiriques et le système de communication encore en gestation ne permet pas une information rapide des riverains.

En voici le cheminement : les renseignements recueillis sont d'abord transmis à l'ingénieur en chef. Celui-ci fait connaître ses informations par bulletin postal, ou télégramme en cas de besoin, au chef éclusier de Bougival, qui transmet au Maire de Bougival. Une **"copie textuelle"** de l'avertissement est alors remise par porteur au Maire du Port-Marly. C'est alors son tour, **de lui donner toute publicité possible**. Pendant ce temps l'eau monte... Les crues de 1884, 1885 et 1889 (les deux premières de plus de 7 m, la dernière plus dramatique, atteint la cote de 7m98) seront donc tambourinées et notifiées publiquement à "voix haute" par Nicolas Gérard, notre garde-champêtre, après un emphatique *"Avisse à la population"* ! De nos jours, jaugeurs et capteurs électroniques des Centres d'hydrologie transmettent par ordinateurs et télécopies les observations recueillies, mais la marge d'avance de l'annonce d'une crue n'est que de douze heures. Adieu le garde-champêtre ! Des employés municipaux doivent souvent donner *"porte à porte"* l'information au public !

Le chemin des hautes eaux

Même par temps de "crues ordinaires", la route longeant la Seine était impraticable, interrompant les communications piétonnes entre Port-Marly, Louveciennes et Bougival. Une servitude de passage était établie à travers le parc du Château des Lions : des portes habituellement condamnées faisaient communiquer la propriété avec routes et ruelles voisines. On entrait alors dans le domaine par une partie relativement basse du potager, et en remontant 50 à 60 mètres on rejoignait le Chemin des Hautes eaux à proximité d'une porte débouchant au fond de l'Impasse Saint Louis. En 1910 cette servitude est transférée au fond de l'Impasse des sœurs (en face de l'Ecole Sainte Geneviève). D'anciens Marlyportains se rappellent avoir emprunté le "Chemin des Hautes eaux" parfois plus par curiosité de traverser le domaine que par nécessité.

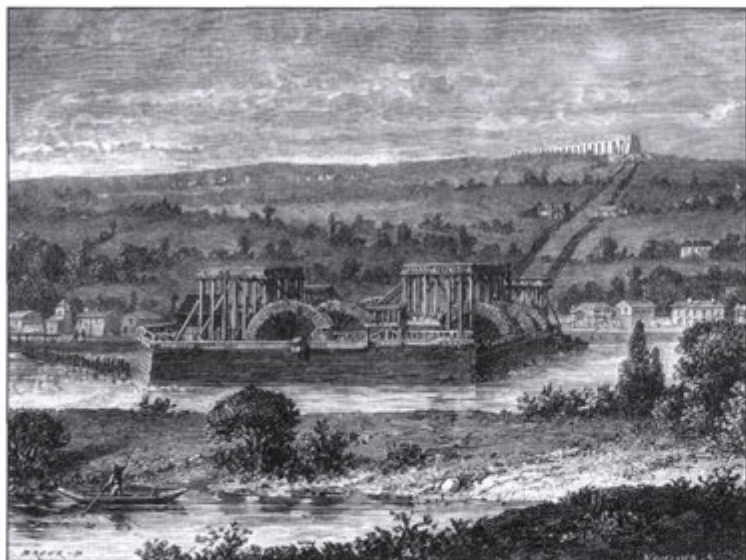
Protection contre les inondations

A peine le flot a-t-il regagné un lit plus tranquille, et les commissions de secours mises en place, que Le Port-Marly, associée aux communes des bords de Seine situées en aval de Paris (Bougival, Croissy, Le Pecq) réclament énergiquement la création d'un canal entre Paris et Rouen, d'une section suffisante pour parer aux conséquences désastreuses de grandes crues.

Depuis plus d'un demi siècle, bassins-réservoirs, digues de protection (Bassée de Seine), canaux de dérivation, réduisent les risques d'une catastrophe comparable à celle de 1910. Mais la nature est imprévisible et reste toujours sujette à des mouvements d'humeur exceptionnels.

LES NOYÉS DE LA SEINE

Rivière du labeur, rivière du plaisir, la Seine est hélas aussi le fleuve de tous les dangers, jusqu'à une époque - encore récente - où la natation était peu pratiquée. En amont de notre port, la Machine de Marly⁽¹⁾ que Louis XIV fit construire en 1680, fut une énorme "dévoreuse d'hommes".



Lorsque les ambassadeurs du Siam, attirés par cette merveille de la technique hydraulique, demandèrent à en voir les mécanismes cachés, ils aperçurent⁽²⁾ : *entre les roues accouplées, des passerelles où veillaient des hommes déguenillés et trempés, chargés de remplacer au risque de leur vie, les frêles engins de bois, de cuivre, de fer dont les ruptures fréquentes compromettaient sans cesse la marche de tout le système.* De ces passerelles précaires, combien d'hommes ont chuté entre les roues monstrueuses dont le grincement étouffait le cri de détresse ?

Outre les méfaits de la Machine de Marly, nombreux furent les accidents

liés à la pêche ou aux baignades imprudentes, sans compter d'innocentes promenades en batelets à la fin tragique.

Les enfants vont payer un lourd tribut au fleuve : Curiosité, désobéissance... ou jalousie ? Le petit Jean-Louis Subtille se noie le jour même de la naissance de sa petite sœur Rose Eléonore.

Il est aussi de bien étranges décès : ceux de deux cochers "noyés accidentellement le soir de Noël 1807". Que diable allaient-ils faire... au bord de la rivière "à 10 heures après-midi" ? Le fleuve n'était pas en crue. Alors ? Equilibre instable dû à un repas de réveillon trop arrosé ou pari stupide entre gens de même condition faisant la fête ? Tous les témoins, cochers des environs, sont restés discrets !

Parfois encore, une eau tentatrice devient l'ultime compagne qui met fin à toute peine. C'est en 1875, la chronique d'une mort annoncée : celle du jeune Théodore Drigny âgé de 27 ans, croyant trouver là sans doute remède à une détresse insurmontable⁽³⁾.

Mais il arrive que l'événement prenne une dimension dramatique. Les esprits troublés de l'époque révolutionnaire ne peuvent expliquer le manque d'humanité, l'intolérance mêlée d'intérêt sordide qui ont accompagné la noyade de l'Abbé Laurent - ci-devant capucin à Meudon.

"Jean Ignace Le Moyne - premier curé de la paroisse depuis 1785 - se présente alors avec une boîte pour administrer les secours de la fumigation au noyé. Il en est empêché par Louis Catutelle commandant de la Garde Nationale, Nicolas

(1) Carnet d'Histoire n°1 - La Machine de Marly - p.8 - p.20

(2) Emile Magne - Le Château de Marly - p.61

(3) Acte de décès du 22 Juillet 1875 - Registre d'état civil du Port - Marly : Reconnaissance du décédé... : 27 ans - barbe et cheveux épais - 1m 65 - belle denture - bien vêtu : jaquette à collet de velours, souliers noués avec des rubans de soie, linge et mouchoirs marqués à son chiffre T.D.

Hémont et plusieurs autres personnes sous prétexte qu'étant aristocrate, il est incapable de rien faire de bien. ⁽⁴⁾

Michel Hémont et Claude Descaves, officiers municipaux, rapportent qu'on a trouvé sur le noyé une bourse contenant onze louis d'or... sur lesquels on prélèvera les frais d'inhumation.

Mais un bruit court... " les 9 sauveteurs ont d'abord porté le cadavre dans l'Ile (de la Loge) pour se partager à l'aise la grenouille : dix-huit louis d'or soustraits de la bourse" ⁽⁴⁾ qui semblent avoir pesé bien lourd sur la conscience de certains... "Le 2 Floréal de l'an II... la citoyenne Marie-Jeanne Lepage, épouse de Louis Hémont dépose au greffe de la municipalité, deux louis d'or que des inconnus auraient remis - de nuit - à son époux. Ladite femme Hémont déclare que si son mari a été à la recherche dudit Père Laurent, ce n'était que par humanité et non par intérêt."

Une méthode de réanimation bien surprenante

Petit retour en arrière, et arrêt sur image ! Jean Ignace Lemoyne accourt, apportant en hâte la boîte pour les secours de la fumigation ⁽⁵⁾ recommandés pour " les personnes paraissant mortes et qui ne l'étant pas encore, peuvent recevoir les secours pour être rappelées à la vie" ⁽⁶⁾. " La boîte à fumigation, les frictions et l'insufflation sont les principaux secours administrés, sans lesquels les personnes submergées seraient certainement mortes", précise Jean Baptiste Mercier ⁽⁷⁾. Recommandé également selon notre auteur : "une cuillère d'eau de vie camphrée, l'alcali fluor comme stimulant, que l'on introduit dans les narines avec des mèches de papier..."

Dans le cas où le noyé, après une demi-heure de secours assidûment administrés, ne donnait aucun signe de vie, on recourait à l'insufflation de la fumée de tabac dans le fondement de la victime à l'aide de **la machine fumigatoire**. Nous ne résistons pas au plaisir de vous livrer l'intégralité du texte concernant le fonctionnement de cette merveilleuse invention de Monsieur de la Michaudière. **Attention cependant, âme sensible s'abstenir !**



Folklorique !

" Pour la mettre en jeu, on humecte du tabac à fumer, on en charge le fourneau formant le corps de la machine fumigatoire, et on l'allume avec un morceau d'amadou ou avec un charbon, en suite de quoi, on adapte le soufflet à la machine. Quand on voit la fumée sortir abondamment du bec du chapiteau, on y adapte le tuyau fumigatoire au bout duquel on ajoute une canule qu'on introduit dans le fondement du noyé. On fait mouvoir le soufflet, afin de pousser la fumée dans les intestins. Si la canule se bouche en rencontrant des matières dans le fondement, ce qu'on reconnaît à la sortie de la fumée au travers des jointures de la machine ou à la résistance du soufflet, on la nettoie à l'aide de l'aiguille à dégorger, et on recommence en ayant soin de ne pas avancer la canule aussi avant. Chaque injection de fumée ne devra durer au plus que deux minutes, et dans aucun cas elle ne devra être portée au point qu'on s'aperçoive que le ventre se ballonne. Après chaque opération, qu'on pourra répéter plusieurs fois de quart d'heure en quart d'heure, on exercera une légère pression sur le bas-ventre, de haut en bas, et avant de procéder à une nouvelle fumigation, on introduira dans le fondement une canule fixée à une seringue ordinaire vide dont on tirera le piston vers soi, de manière à faire sortir l'air que les intestins pourraient contenir de trop. Si le noyé recouvre la vie mais reste somnolent... lui appliquer cinq ou six sangsues derrière les oreilles, mais s'il s'obstine malgré tout à ne pas respirer, le lavement de tabac additionné de savon ou la saignée à la jugulaire peuvent toujours être tentés.

(4) Emile Bois - Port- Marly, Chapelle royale - p.59 - Registre d'état civil du Port-Marly, Floréal an II

(5) On trouvait alors des " boîtes à fumigation " dans de nombreux lieux publics, souvent les postes de garde des ports, pour porter assistance aux blessés, asphyxiés ou noyés.

(6) Bibliothèque Historique de la ville de Paris - Lottin 1772 - 29469 -

(7) Jean Sébastien Mercier - Tableau de Paris - chap. Noyés

Alors, en l'absence de machine fumigatoire, le malade était-il irrémédiablement condamné ? Non... ..! Le Règlement de la ville de Paris de 1772, prévoyant, conseille une méthode digne de la plus belle tradition des soufflaculs de notre Moyen Age : on se servait de deux pipes, les deux fourneaux appuyés l'un contre l'autre. Le tuyau de la première étant introduit délicatement dans le fondement de la personne retirée de l'eau, on soufflait de la fumée par la seconde pipe⁽⁸⁾... Dans le « Manuel réglementaire et pratique de la navigation intérieure » - paru en 1858 -, l'emploi de la machine fumigatoire est toujours recommandé, mais un mélange d'herbes aromatiques a remplacé le tabac.

Que leur chute ait été volontaire ou accidentelle, les noyés continuèrent à dériver au fil de l'eau à tel point que le 13 Novembre 1889, le Conseil Municipal du Port-Marly fut amené à prendre la décision suivante: " Pour les noyés qui seraient retirés de la Seine, ou pour tous autres suicidés non reconnus, il sera alloué une somme de 7 francs pour celui qui prendrait soin de transporter le corps à la morgue et ferait le nécessaire pour arriver à l'inhumation." Et depuis, le fleuve complice ou trompeur, accueille ou capture son lot régulier de malheureux.

La foi des marins

*" Tiens bien le coup, Marinier de loup
Lâche pas la main, Marinier de chien !"*

La Seine n'a pas toujours été le cours d'eau tranquille que nous connaissons maintenant. Ses fréquentes variations de niveaux, les glaces, rendaient dangereuse la navigation sur un fleuve encore soumis à son état naturel⁽⁹⁾.



Partie supérieure
de l'autel
des Nantes
dédié à Jupiter



Les premiers exposés au risque de noyade étaient naturellement les marins et les ouvriers débardeurs du port. Fréquents furent les accidents dûs à une erreur de manœuvre, ou un faux pas fatal quand il fallait emprunter l'étroite planche - la gambrai - reliant la berge au bateau⁽¹⁰⁾.

Face à des forces qu'ils ne pouvaient maîtriser et aux dangers encourus, marins et bateliers ont, de tout temps, spontanément fait appel à des puissances protectrices. A l'époque Gallo-romaine, les premiers nautas à Lutèce vénéraient le dieu romain Jupiter et lui avaient élevé un autel⁽¹¹⁾, la divinité était pour eux seulement la personnification du ciel lumineux et des orages.

(8) "On est enfermé dans cette chambre comme dans une boîte fumigatoire", " Il faut la mettre dans une boîte fumigatoire" en parlant d'une personne délicate trop sensible aux impressions du dehors. (Dictionnaire de la langue française du XVIIe à nos jours de Hatzfeld et Darmeter, paru en 1850) Nous n'avons pu recueillir chez les médecins consultés, aucune information concernant l'intérêt du tabac ainsi utilisé, la nicotine étant généralement connue pour sa toxicité.

(9) Carnet d'Histoire n°1 - "Une navigation difficile" - p.12. - "Les caprices de la Seine" - p.15

(10) A ce sujet, on ne saurait non plus passer sous un silence pudique, " l'étourdissement " dû à l'abus d'un petit vin local tant apprécié. Mais le fait est avéré, des causes identiques produisant habituellement de semblables effets, cet accident est souvent évoqué dans les archives de la marine de plaisance.

(11) Cet autel fut découvert en 1711 sous le chœur de Notre-Dame de Paris, en même temps que huit autres pierres taillées, mêlant curieusement divinités celtiques et romaines.

Puis vint le Grand Saint Nicolas. A l'âge de vingt ans, par ses conseils avisés, il avait aidé le capitaine à sauver son bateau pris dans une tempête terrible. L'anecdote devint légende et, écrit Louis Réau⁽¹²⁾ : *"Nicolas est surtout, dans l'orient méditerranéen, le saint tuteur des marins, de tous ceux qui vont par eau et craignent le naufrage parce qu'il a le pouvoir d'apaiser les tempêtes. Sa popularité s'étendait jusqu'à l'Océan Atlantique et la Mer Baltique comme le montre le nombre des églises et croix qui lui sont dédiées.*

On le fêtait le 6 décembre
C'est aujourd'hui la fête
De notre protecteur
Qui malgré la tempête
Nous sauve du malheur.

Et l'on pria Saint Nicolas⁽¹³⁾ sur la Seine, l'Yonne et toutes les rivières de France; un grand nombre d'établissements, ponts et rues mêmes sont placés sous la protection du Saint de la charité et des voyageurs.

Au Port de Marly⁽¹⁴⁾ lieu de tradition fluviale ancestrale, la vocation industrielle du fleuve aurait dû conduire ses riverains à une certaine vénération.



Par deux fois seulement, les archives municipales mentionnent une " **croix** ". En 1792 d'abord, quand est construit le Logis des Gardes du Corps " *sur le terrain où il y a la croix* ", puis peu après quand la " *croix située au carrefour est remplacée par un arbre de la liberté* ". Indications bien insuffisantes pour satisfaire notre curiosité : Quand avait-on placé une croix à un carrefour difficile à situer ? Etait-elle dédiée à un Saint Patron ?

Si l'on en croit Roger Vaillant dans son magistral essai intitulé " Sur la singularité d'être français ", le caractère essentiel de nos compatriotes est d'être irrespectueux. Est-ce dans cet esprit d'irrévérence que nos mariniers vont trouver un réconfort à "Saint Nicolas" sur la Chaussée du port, - ou faut-il y voir une forme d'humour des tenanciers de l'époque - baptisant ainsi leur établissement. Toujours est-il que "A Saint Nicolas" est une auberge cabaret tenue au milieu du XVIIIe siècle par Pierre Riblet et sa femme Louise Béguin.

" A St Nicolas " est toujours présent sur les tableaux de Sisley en 1876⁽¹⁴⁾. Cet établissement est alors la propriété de Louis Michel Gagné et de Marie-Eléonore Lefranc, tous deux descendants de familles anciennes du village.



▲ " Saint Nicolas apaisant la tempête " Tableau en camaïeu de Jean-Baptiste PIERRE (1713-1789) - Eglise Saint Nicolas des Champs (cliché J.D.) Tous les corps de métiers qui avaient un lien avec le transport des marchandises s'y référaient (mariniers, pêcheurs, débardeurs, déchireurs de bateaux, négociants...)

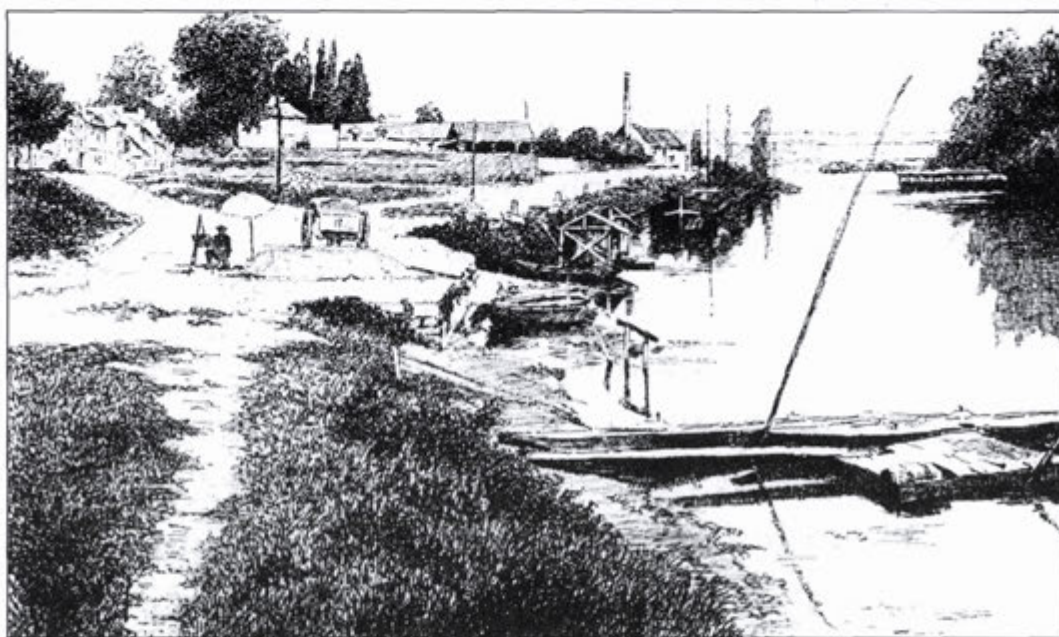
(12) Louis Réau - Iconographie de l'Art Français - Tome III, 2e volume - p.979 Il cite entre autres en France : " la Tour Saint Nicolas à La Rochelle, l'Eglise Saint Nicolas à Nantes."

(13) Pour une étude complète de St Nicolas, Saint Patron des mariniers, se reporter au bulletin n° 20 des cahiers du Musée de la Batellerie à Conflans (Septembre 1986)

(14) La Paroisse du Port-Marly sera constituée en 1785, quelques années après la construction de la chapelle Saint-Louis, la commune indépendante ne verra le jour qu'en 1790.

LES PEINTRES DU VILLAGE

*La Seine dans
la courbe du Bras
de Marly a offert -
et offre encore -
aux artistes
un thème
d'inspiration
particulièrement
fécond*



Il est heureux que les peintres aient fixé pour toujours certains paysages. Que connaîtrions-nous, sinon, du charme d'antan de nos bords de Seine, des aurores frileuses de la Rivière, des activités qui l'ont fait vivre à une certaine époque : l'extraction du sable, les chalands, les bateaux-lavoirs, l'usine à papier et sa cheminée pointée vers le ciel...

Des ouvrages entiers ont été consacrés aux artistes qui se sont attachés à peindre le fleuve. Nous regrettons de ne pouvoir accorder qu'un modeste chapitre aux peintres du port et du village du Port-Marly, car les recherches effectuées nous ont amenés à découvrir une richesse picturale insoupçonnée.

Le monde entier se partage la « **mémoire** » de nos bords de Seine à travers des dizaines de chefs d'œuvre, images vivantes du décor quotidien d'un temps passé. Les plus grands musées en exposent certains pour le ravissement de tous ; d'heureux propriétaires conservent jalousement les leurs en collections privées.

Ce n'est pas pour autant que le nom du Port-Marly accède à une notoriété méritée. Plus soucieux de paysage et de lumière que de vérité topographique, certains artistes ont parfois mal localisé leurs œuvres, d'autres baptisent leur toile « Bord de Seine » sans plus. Mais le plus souvent, des marchands de tableaux, trompés par l'analogie d'éléments composant le décor, ont confondu certains sites. C'est ainsi qu'une cheminée et ses volutes de fumée, sujet des plus fréquents à l'époque de la vapeur, conduit à intituler un **lavoir de Camille Pissaro**, le « Lavoir à Pontoise ». Saisi en douane après un transfert à l'étranger, il devient rebaptisé par les Musées Français « Le Lavoir à Bougival » pour être reconnu enfin « Le Lavoir à Port- Marly ».

Inversement, « la Débauche à Port-Marly » d'Alfred Sisley n'est autre que « l'Abreuvoir de Marly-le-Roi » par temps de dégel⁽¹⁾.

(1) Les choses sont ainsi faites que le titre ainsi répertorié fait parfois partie intégrante de l'œuvre. Ainsi en est-il dans les " catalogues raisonnés ", tel celui que Daulte établit pour Alfred Sisley. Parfois, un souci de vérité autant que celui d'une certaine vanité nous incite à rattacher à tout pris l'œuvre au patrimoine de la commune bien loin des préoccupations de son auteur.



Jean-Baptiste
Corot :
" Le Tournant
de la Seine à
Port-Marly "

Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875), séduit par la nonchalance d'un cours d'eau propice à la flânerie, est un des premiers artistes à découvrir notre village. Il séjourne à plusieurs reprises dans la région : Auvers-sur-Oise, Bougival, Port-Marly. Il habite alors au Château des Lions chez ses amis Rodrigues-Henriques pour lesquels il peint « Le Départ pour la promenade ». Peintre de la nature, il réhabilite le paysage⁽²⁾ comme genre et l'Ile-de-France comme sujet. Refusant toute composition trop étudiée, il nous donne une image

calme et romantique du « Tournant de la Seine à Port-Marly ».

Antoine Emile Plassan (1817-1903) peint vers 1850 deux versions du « Bateau-lavoir à Port-Marly ». On y reconnaît le graphisme rigoureux de ses toiles, imprégnées d'une certaine tendresse intimiste dans le goût du XVIIIème siècle.

« Impression » « Impressionniste »

On considère généralement Jean-Baptiste Corot comme un des précurseurs de l'impressionnisme, il avait d'ailleurs utilisé le mot en résumant la liberté de sa démarche « ne jamais perdre la première impression qui nous a émus ».

« **Impression** », cette manière toute personnelle dont notre sensibilité réagit aux sensations, impression qu'il faut capter rapidement, reflet de l'éphémère qui deviendra réalité. En faisant de la Nature entière un jeu de reflets fugitifs, les Impressionnistes inventent un nouveau mode d'expression picturale. Ils abandonnent les surfaces lisses et vernies d'une certaine peinture académique au profit de techniques de couleurs claires et de divisions chromatiques : la couleur pure est posée par petites touches, c'est l'œil du spectateur devenu palette qui synthétise le mélange optique.

Alfred Sisley (1839-1899), né à Paris de parents anglais, est un grand admirateur de Corot. Il apprécie la région et y séjourne de 1871 à 1877 (à Louveciennes d'abord, puis à Marly-le-Roi). Attiré par le paysage et les reflets mouvants de l'eau, il descend fréquemment à pied jusqu'aux bords de Seine ; considérant l'homme et ses travaux comme partie intégrante de la nature, il les juge dignes d'être représentés, et devient ainsi notre documentaliste attitré = le « Bac pour l'Île de la Loge » (1872), le « Traillage du bac » (1873), le « Quai à sable » en deux versions, une « Cabane flottante » (1877), le « Bateau-lavoir » (1879), pour ne citer que les œuvres les plus connues. **Une trentaine de toiles peintes au Port-Marly** témoignent de l'activité de l'artiste ; une seule concerne le cœur du village, malheureusement intitulée une « Rue à Marly » : une copie sur panneau est présentée à l'angle des rues Jean Jaurès et de Versailles par le « **Chemin des Impressionnistes**⁽³⁾ ».

Les inondations de 1872 et 1876 fascinent le peintre. Alfred Sisley les traduit, en une douzaine de tableaux, à tous les stades de la progression des eaux, sous les éclairages différents d'un ciel changeant, plombé de pluie ou ouaté de cumulus, ce qui nous permet d'apprécier les quatre versions d'un même site : l'Auberge à St Nicolas. La plus célèbre « La Barque pendant l'inondation » (au Musée d'Orsay) est également reproduite en panneau près de l'endroit où le peintre plantait son chevalet (à l'angle des rues Jean Jaurès et de Paris).

(2) La peinture de paysage, vieille tradition française, avait été peu à peu abandonnée au profit de la peinture d'histoire. Sous le Premier Empire, on la qualifiait même de " petite manière ".

(3) A l'initiative du "SIVOM (Syndicat Intercommunal à vocation multiple) des Côteaux de Seine regroupant sept communes (Bougival, Carrières-sur-Seine, Chatou, Croissy, Louveciennes, Marly-le-Roi et le Port-Marly), le " Chemin des Impressionnistes " met en scène des reproductions sur plaques émaillées de tableaux, placés aux endroits même où ils ont été peints.

Camille Pissaro (1830-1903) avait travaillé avec Corot qui lui avait prodigué ses conseils. Il affectionne particulièrement Louveciennes. Il est séduit lui aussi par la diversité de l'activité fluviale. Par petites touches serrées, il a le souci d'une composition structurée quand il peint le « Lavoir à Port-Marly » déjà cité. Autres tableaux mal localisés : la « Seine à Louveciennes » (1872) et la « Grenouillère à Bougival » peints au Port-Marly, avec vue sur Saint Germain. Combien d'autres trésors conservés dans sa demeure de Louveciennes furent détruits ou perdus en 1870 lors de l'invasion prussienne ?

Gustave Caillebotte (1848-1894) vivant à Genevilliers, est le peintre des canotiers et des jeux de rivière. Dans sa belle manière si personnelle, il nous a laissé la « Seine à Port-Marly » (1875) représentant le bras de Seine entre l'Île des Saules à Croissy et les hauteurs boisées de Marly-le-Roi.

Albert Lebourg (1848-1928) après une carrière itinérante passant par l'Algérie, retrouve l'Île-de-France à partir de 1877. Installé à Puteaux en 1888, il aime les promenades tranquilles le long de la Seine jusqu'à Saint Germain. Sans faire partie du mouvement, il admire les Impressionnistes, et élabore une technique proche. Nous devons à ce paysagiste sensible la qualité spontanée des lieux et de la lumière de plusieurs toiles de la « Seine à Port-Marly ».

Une autre façon de peindre

« **Des Fauves** » c'est ainsi qu'un critique baptise par dérision, de jeunes peintres présents au Salon d'Automne 1905, dont Matisse, Vlaminck et Derain sont les figures de proue. Quand ils se rencontrent Maurice de Vlaminck à vingt quatre ans, André Derain tout juste vingt. Ils partagent un atelier à Chatou. « Tu vois (dit l'aîné à son ami), il faut peindre avec des cobalts purs, des vermillons purs, du véronèse pur ». De 1905 à 1908, le « Fauvisme » représente un état passager de la sensibilité artistique.

Maurice de Vlaminck (1876) se déplace d'une extrémité à l'autre de la courbe de la Seine. Il peint au passage le bas du village en 1905 « Une Rue à Marly-le-Roi » au chromatisme accentué, les formes et la perspective simplifiées annoncent une peinture plus moderne.

André Derain (1880-1954), changeant sans cesse de manière de peindre, sera partagé toute sa vie entre modernisme et classicisme. « La Seine au Pecq », tableau peint en 1904, correspond à son univers fauve de couleurs primaires éclatantes. « Une Rue à Marly » - « La Seine au Pecq », toiles aux titres inexacts, sont exposées au Musée National d'Art Moderne (Centre Georges Pompidou).

Maurice Denis (1870-1943) est né à Saint Germain, il y achète le Prieuré⁽⁴⁾ où il vit jusqu'à sa mort brutale en 1943. Co-fondateur du groupe des Nabis (mot hébreu signifiant « prophète »), il a peint « le Bateau-lavoir à Port-Marly » (1890).

Pour être complets, il nous aurait fallu citer plus longuement **Paul Désiré Trouillebert** (1829-1900) ; **Maxime Maufra** (1861-1918) : « La Neige à Port-Marly » ; **Gustave Loiseau** (1865-1935) : « La Seine à Port-Marly » ; plus près de nous **César**, abandonnant un moment la sculpture nous a laissé « La Seine à Port-Marly ». Des peintres contemporains tels **Alain Azemar**, **Elysée Delcambre** ou **Jean-Michel Noquet** perpétuent une tradition post-impressionniste de la Seine ; sans compter les innombrables amateurs qui viennent chercher l'inspiration, à l'endroit même où les grands Maîtres ont réalisé leurs chefs-d'œuvre.

Séquana, devenue Rivière de Seine reste pour tous la séductrice éternelle.

(4) Ancien hôpital de Saint Germain fondé par Madame de Montespan, devenu depuis Musée du Prieuré.

*« Nous n'avons pas Venise, ses lagunes ni sa brise,
mais nous avons la Seine » chantaient les Canotiers.*

Et la Seine au Port-Marly est plus qu'un fleuve, c'est notre histoire pleine de peines et de joies.

Descendants directs d'une **civilisation fluviale** toute proche de nous et disparue, nous venons d'en vivre au cours de deux Carnets d'Histoire, la surprenante aventure avec tous les acteurs qui en jouèrent les scènes successives et les artistes qui l'ont saisie dans sa dernière représentation.

Guy de Maupassant nous en traduit toute la philosophie.

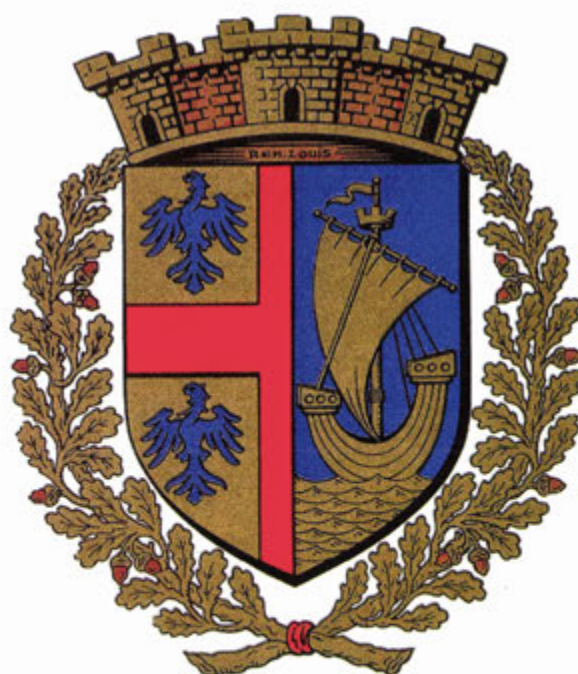
*« Ma grande, ma seule, mon absorbante passion pendant dix ans, ce fut la Seine.
Ah ! la belle, calme, variée et puante rivière, pleine de nuages et d'immondices.
Je l'ai tant aimée, je crois, par ce qu'elle m'a donné, me semble-t-il le sens
de la vie ».*

Textes et documentation sous la direction de Josette Desrues avec l'assistance du Comité de Lecture.

Assistance Technique = Claude Lebrun

© Editions Port Marly Mémoire Vivante Toute reproduction à usage public des textes et illustrations contenus dans ce carnet est rigoureusement interdite sans autorisation de l'Association.





LE PORT-MARLY

(YVELINES)

Les alérions des Montmorency-Marly et la nef voguant sur les ondes rappellent les traits essentiels du passé de la Commune.

Le blason du Port Marly a été composé en 1968 par R. et M. LOUIS, héraldistes.

Edité avec l'autorisation de Louis DIDIER, Maire du Port Marly.